

# POLICE MAGAZINE

*la "bande noire"  
et ses proies*



*lire, page 8,  
le roman de*

**GEORGES  
SIMENON**

*lire, pages 10 et 11,  
nos révélations sur  
les dessous de l'Hôtel  
des Ventes.*

*Ecoutez tous les vendredis*  
**VINDEX**  
au Poste Parisien  
à 20 h 35  
*(voir page 6)*

# L'HEURE



nous. Le passant décide enfin de compte d'attendre. Il se plante devant le seuil du magasin... Les cris se sont tus, mais un vacarme toujours très assourdi lui arrive des profondeurs de la boutique. La vitre de la porte est pourvue d'un rideau.

Dans l'espérance de voir tout de même quelque chose à la longue, le curieux colle sa figure au carreau. Il ne tarde pas à être surpris dans cette posture, qui se prolonge, par le concierge de l'immeuble. Ce préposé s'inquiète par ce qui se passe à l'intérieur. Les mêmes bruits suspects, il les a enregistrés de sa loge. Plus de doute. Un des malfaiteurs fait le guet dehors, tandis que d'autres assomment le bijoutier. Et celui qu'il a sous les yeux doit être anxieux de voir sortir ses complices... Il surveille leur travail, doit cogner contre la porte pour les encourager à faire vite... Il convient d'agir aussi prestement. C'est facile. Le concierge a le téléphone. Il y court, alerte le commissaire.

*L'agent cycliste est le meilleur gardien de nuit qui soit.*

qu'ils ne peuvent ni enfreindre ni contourner. Il leur appartient de se montrer peut-être plus sévères qu'il ne faudrait dans la crainte de ne l'être assez. Ils sont responsables vis-à-vis d'un public dont ils ignorent les sentiments profonds. La méfiance est de rigueur chez eux. Ils doivent tout redouter et, par conséquent, se défendre dès le premier contact par de la froideur, de la circonspection et même de la suspicion. Tandis que nous, les chefs, nous connaissons merveilleusement nos hommes. Aucune crainte, aucun doute. Nous sommes sûrs d'eux. De ce côté, pas la moindre alarme ! Notre organisation, que je vous expliquerai tout à l'heure, facilite au surplus par sa perfection même nos travaux qui sont surtout de pensée, de tact, de mémoire, de bon sens.

« Et telle est notre certitude d'avoir au-dessous de nous des exécutants fidèles, que tout marche à souhait!... Voilà. »

Il n'était pas dans mon plan d'obtenir de mon souriant interlocuteur une documentation sur la police en général.

La surveillance diurne de notre capitale, tout le monde en possède peu ou prou des notions.

Ce qu'il est possible d'indiquer en passant, c'est la remarquable sécurité dont jouissent les Parisiens à notre époque.

Alors que les attaques des « gangsters » se multiplient en plein jour dans de grandes cités comme Nice, Marseille, Toulouse, on peut être à la fois surpris et rassuré en constatant combien sont rares de semblables exploits dans l'enceinte de la ville Lumière.

— A quoi cela tient ? me dit M. Poirson, avec modestie. Mais bien plutôt à l'excès même de la circulation, à la vie intense des rues, à l'espèce de contrôle qu'exercent les uns sur les autres voisins et passants. On vit très curieusement à Paris. Le locataire du premier dans un immeuble ignore parfois le nom de celui du rez-de-chaussée, mais il ne se passera point quelque chose d'anormal chez celui-ci que l'autre n'en ait le soupçon, n'en soit à juste titre alarmé... Dans la rue, même constatation. Qu'un fait, si mince soit-il, attire la curiosité d'un seul badaud, dans la minute qui suivra, dix, vingt, cent promeneurs s'intéresseront à l'événement... Et la police, même avec le retard qu'on lui impute trop souvent, parce que c'est dans la tradition, la police arrivera néanmoins toujours à temps pour faire son devoir.

« Je ne vous citerai à titre indicatif qu'une affaire toute récente. Elle remonte à trois jours. Décor : un boulevard dont je ne vous dirai pas le nom, car l'enquête est encore en pleine activité et les journaux n'ont pas eu à parler de l'incident ; ordre provisoire. Il est midi un quart. Travail au ralenti dans les magasins. Les patrons sont partis déjeuner. Le personnel est restreint. Tout à coup, un brave homme qui rase les murs parce qu'il n'a pas de parapluie et qu'il pleut à torrents, perçoit dans sa course hâtive, des cris sourds, des appels, des menaces proférées à grands éclats, mais qu'il n'aurait jamais pu entendre s'il avait marché, au milieu du trottoir. Il s'arrête, observe la devanture de la boutique derrière laquelle il se passe évidemment un drame. C'est une bijouterie. A travers les écrans de la montre, une figure angoissée, un bras qui se lève lui apparaissent pour, très vite, s'éclipser derrière un obstacle. Nul doute. Des malfaiteurs sont dans la bijouterie. Le témoin se demande ce qu'il va faire. La voie est peu fréquentée. Seule une auto stationne à quelques mètres. Quelques rares passants. Et, pour comble, pas de chauffeur sur le siège du taxi entrevu. Appeler?... L'homme va s'y résoudre. Pourtant, la crainte de s'être trompé le retient au dernier moment. Si, en effet, il se trouve en présence d'employés en train de « chahuter » ? On redoute le ridicule chez

riat... Sept minutes s'écoulent, puis le car, avec six agents sous les ordres d'un brigadier, stoppe en face de la boutique.

Au même instant, le taxi sans chauffeur démarre. Le chauffeur en question était dans l'intérieur de sa voiture, invisible. Les premiers soins des agents sont de sauter sur le brave homme dont la curiosité ou l'incertitude ont déclenché l'action répressive. On se dispose à pénétrer dans la bijouterie, cependant que l'innocent hurle et se débat. Les fenêtres se garnissent, la foule semble sortir des pavés. Deux individus alors bousculent les gardiens de la paix qui viennent de pousser la porte, bondissent dans la direction du taxi, déjà à cent mètres. Le brigadier peut appréhender le moins alerte. L'autre qui a fait montre de plus de décision et pris tout de suite du champ, disparaît...

« La suite vous intéresse peu, achève le commissaire. Les inspecteurs des recherches s'occupent de l'identification des fuyards... et de leur arrestation future... Ce qu'il convient de retenir, c'est l'enchaînement des faits, l'intrusion d'un simple passant (il a été relâché, je m'empresse de vous le dire) dans une affaire que la police ne pouvait pas deviner, parce qu'il faudrait des effectifs d'une importance considérable, permettant d'effectuer des rondes incessantes... comme à l'intérieur d'une prison. Ce qui serait tout ensemble excès-

**P**ÉNÉTRÉZ dans l'antichambre du directeur de la police municipale. Vous y serez reçu avec beaucoup d'égards, puis l'on vous fera passer, pour attendre le fonctionnaire que vous désirez consulter, dans un salon d'attente garni du symbolique tableau sur lequel sont inscrits chaque année, chaque mois, parfois chaque semaine les noms des agents victimes du devoir... Morts, pourrait-on dire, « au champ d'honneur ».

Sur les murs de cette salle, beaucoup d'images attrayantes, en sus : nombre d'aquarelles représentant les divers costumes des ancêtres de notre police actuelle depuis les sergents et chevaliers du guet dont la création remonte à l'an 595 (rien que cela), les troupes de la Garde nationale, les soldats de la légion de police jusqu'à nos actuels et légendaires « flics », vocable mis à l'honneur par M. Clemenceau lui-même, lorsque, ministre de l'Intérieur, il se déclarait le premier d'entre eux.

Dans ces bureaux où se concentre la direction générale de toutes les forces de la police « visible », on travaille dur, vite, intelligemment et avec une bonne humeur qui m'étonna.

Eh oui ! Je suis peut-être un peu rétrograde, mais il est fort possible que je ne sois pas le seul de mon espèce.

En effet, comparant cet excellent esprit de l'Etat-Major, avec les attitudes trop souvent soucieuses, impatientes et sévères des sous-ordres avec lesquels chaque citoyen peut avoir des rapports, pour une raison ou pour une autre, l'opposition m'apparut si évidente que je résolus d'en demander tout de suite la cause à l'aimable commissaire Poirson chargé de me recevoir.

Un bon sourire servit de prélude à sa réponse.

— Vous connaissez les deux titres de Courteline, monsieur, me dit-il : *Le Commissaire est bon enfant*, oui, mais... *Le Gardien est sans pitié*.

• Comprenez-vous maintenant ?  
• Ceux qui détiennent au bas de l'échelle la parcelle d'autorité ont une discipline à observer. Elle est stricte, c'est un devoir



*Le départ des cyclistes.*

sif, quasi injurieux et... superflu.  
La thèse du haut fonctionnaire me parut fort juste.

Et les mauvais garçons ne doivent guère penser différemment, puisque leurs hauts faits, ils vont les accomplir sur les grandes routes dans les cités encore imparfaitement défendues, ou encore dans la banlieue parisienne dont les services policiers s'organisent avec une précision constante, ce qui, d'ici peu, finira également par l'exempter des attaques à main armée et des cambriolages trop audacieux.

— Nous en revenons maintenant à la surveillance nocturne de la capitale, reprit le commissaire Poirson. Je commencerai par vous donner quelques chiffres.

« Il y a cent ans exactement l'effectif des deux corps de gardes de nuit comportait :

- « Un inspecteur général ;
- « Douze inspecteurs ;
- « Vingt-quatre sous-inspecteurs ;
- « Un adjudant divisionnaire ;
- « Six adjudants ;
- « Cent deux surveillants ;
- « Deux mille quatre cents gardes qui gagnaient tout juste... soixante-quinze centimes par jour.

« Il est vrai que ces gardes n'appartenaient pas à proprement parler au corps de la police. Ils étaient recrutés dans chaque mairie et l'emploi était le plus souvent donné à des hommes ayant déjà un petit métier à exercer le jour. Des porteurs aux halles, par exemple, libres de bonne heure, ce qui leur permettait de prendre quelque repos dans la journée et d'accomplir sans surmenage le service nocturne.

Il suffisait d'ailleurs, pour être embrigadé, d'avoir entre vingt-cinq et cinquante ans, d'être de bonne vie et mœurs, de faire preuve de royalisme (Louis-Philippe régnait alors), enfin de résider à Paris depuis six mois. Ce fut l'époque appelée celle « des vigiles-porteurs d'eau ». Le plus grand nombre de ces gardes appartenait à l'honorable corporation de ces braves négociants.

« Mais les cadres, me direz-vous ? Afin de vous en donner une approximation, je vais vous lire quelques extraits d'un rapport adressé à M. le préfet de police au début de la III<sup>e</sup> République, par l'officier supérieur chargé de l'organisation éventuelle d'une « garde civique ».

« Le maintien de l'ordre et de la tranquillité dans la ville de Paris a été successivement confié à des éléments spéciaux dont le nom a changé avec les régimes.

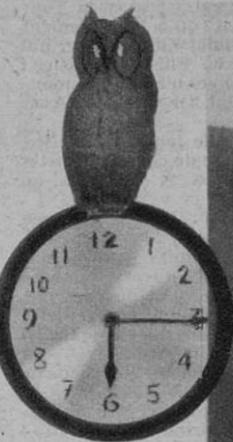
« Avant la révolution de 1789, nous avions le guet. Depuis, la garde a eu pour mission de protéger l'Assemblée Constituante, la Convention, le Directoire. Plus tard, les anciennes troupes du guet ont formé le noyau de la Garde Consulaire. Sous le 1<sup>er</sup> Empire, deux régiments de police sont créés, l'un habillé de rouge, l'autre de vert. Après la conspiration du général Mallet, ils sont licenciés et remplacés par un corps spécial de gendarmerie qui fit le service jusqu'en 1830. A cette époque, on créa la garde municipale. La révolution de Février vint la dissoudre. Les causes de son organisation, les éléments qui la composaient ne sont plus en harmonie avec la pensée du Gouvernement et avec les institutions républicaines.

« La dernière révolution de 1848 a prouvé que les baïonnettes sont impuissantes devant un soulèvement populaire et national. On peut voir ici le principe, compléta M. Poirson, de ce qui est aujourd'hui notre garde Républicaine.

« Les hommes qui la composent sont à la disposition de M. le directeur de la police municipale au cas de graves désordres. De même que la garde mobile, créée récemment.

« Mais, dans le service courant, nous n'utilisons que les agents en uniforme et les inspecteurs en civil des mœurs, qui ont pour mission d'assurer la « propreté de la voie publique ».

« Je ne vous parlerai que succinctement de l'origine des gardiens de la Paix. D'abord coiffés d'un bicorne en 1830, ils prennent le képi en 1848, et, en même temps, le nom de sergents de ville. Leurs attributions sont un peu celles des gardes champêtres. Ils assurent l'ordre et la tranquillité. La circulation des véhicules ne les absorbe pas beaucoup. Ils ont la faculté de faire, en même temps que leur devoir, la causette avec la petite bonne en route pour le marché ou la vieille dame aux interminables souvenirs. Le sergent de ville est toujours un ancien soldat, un peu rude, serviable, courageux, infatigable. Pour douze heures de service par jour, il gagne 90 francs par mois. Au siège de Paris, ces serveurs de la loi forment des corps de défenseurs qui se couvrent de gloire. Ils donnent des fantassins, des artilleurs et des officiers de toutes armes à l'armée assiégée. Après la Commune, on s'occupe d'améliorer le sort de l'agent. On porte son traitement annuel à 1 350 francs. On crée les brigades centrales dont M. Lépine, préfet de police, sut si habilement se servir lors des manifestations qui émaillèrent son règne. Il a jusqu'à 1 500 agents sous ses ordres lors des grandes journées du quartier Latin. Il lui fut possible d'en détacher 150 d'une façon permanente pour assurer le blocus du fort Cha-



brol, pendant six semaines.

« Sérénité, relative des temps lointains. Bagarres avec les étudiants, arrestations d'ivrognes ou d'escarpes (petits garçons à côté de nos modernes gangsters). Un agent se signale à l'attention en arrêtant un cheval emballé. Il n'a pas beaucoup d'occasions de déployer d'une autre manière son héroïsme ou ses talents.

« Les effectifs de 1895 que j'ai là sous les yeux vont vous paraître squelettiques pour une ville dont la population n'était pas beaucoup moins nombreuse qu'aujourd'hui : (2 800 000 habitants à la date sus-indiquée). Une moyenne de 250 à 300 agents par arrondissement, soit pour 80 784 maisons (il y en a actuellement 84 000), 1 274 îlots, 964 kilomètres de rues à surveiller, 555 kiosques de stations de voiture (alors postes d'alerte réservés à la police), 5 424 hommes ! Et, après avoir déduit les indisponibles, 3 062 gardiens de l'ordre public en service quotidien.

« En ce début de 1937, nous pouvons aligner des chiffres bien différents.

« Effectif total des gardiens : 13 990.

« A ajouter le cadre : 400.

« Soit, en y comprenant la police des mœurs, environ 15 000 hommes pourvus de vingt voitures automobiles, d'un nombre imposant de cars, de motocyclettes, de bicyclettes, etc.

« L'utilisation de cette division motorisée dans une large proportion, s'établit de la façon suivante.

« Le jour, c'est-à-dire de 6 h. 15 du matin à 0 heure, près des sept huitièmes de ces effectifs sont employés : circulation, commissariats, brigades de réserve, etc. Dans ces chiffres sont compris les hommes en congés, les malades.

« Vous savez, sans doute, que chaque agent doit entre six et huit heures de service chaque jour. Tantôt il fait deux fois quatre heures, ou six et deux, tantôt il est sur pied de midi à 20 heures, ce qui lui donne droit à un repos supplémentaire.

« Aux exigences de la furieuse mêlée parisienne, nous tâchons de répondre par une organisation très étudiée : mettre toujours le plus de monde possible sur les points « fiévreux » de manière à faire face à toutes les éventualités, sans toutefois dégarnir le reste. C'est la besogne nécessitée par ce dosage savant qui demande, peut-être le plus gros effort de notre part. Jusqu'à présent je crois que nous nous en sommes tirés à notre honneur.

M. le commissaire Poirson s'était levé. Il alluma une cigarette, puis, appuyant sur la touche d'un clavier minuscule :

— Je vais prier mon secrétaire de vous apporter des précisions, fit-il. Me voici amené à vous parler de nos « hiboux ».

A l'instar de ces oiseaux nocturnes, j'ouvris deux yeux ronds.

— Ah ! vous ignorez ce terme dont on affuble les agents qui font la nuit ! Eh bien, vous voilà renseigné !

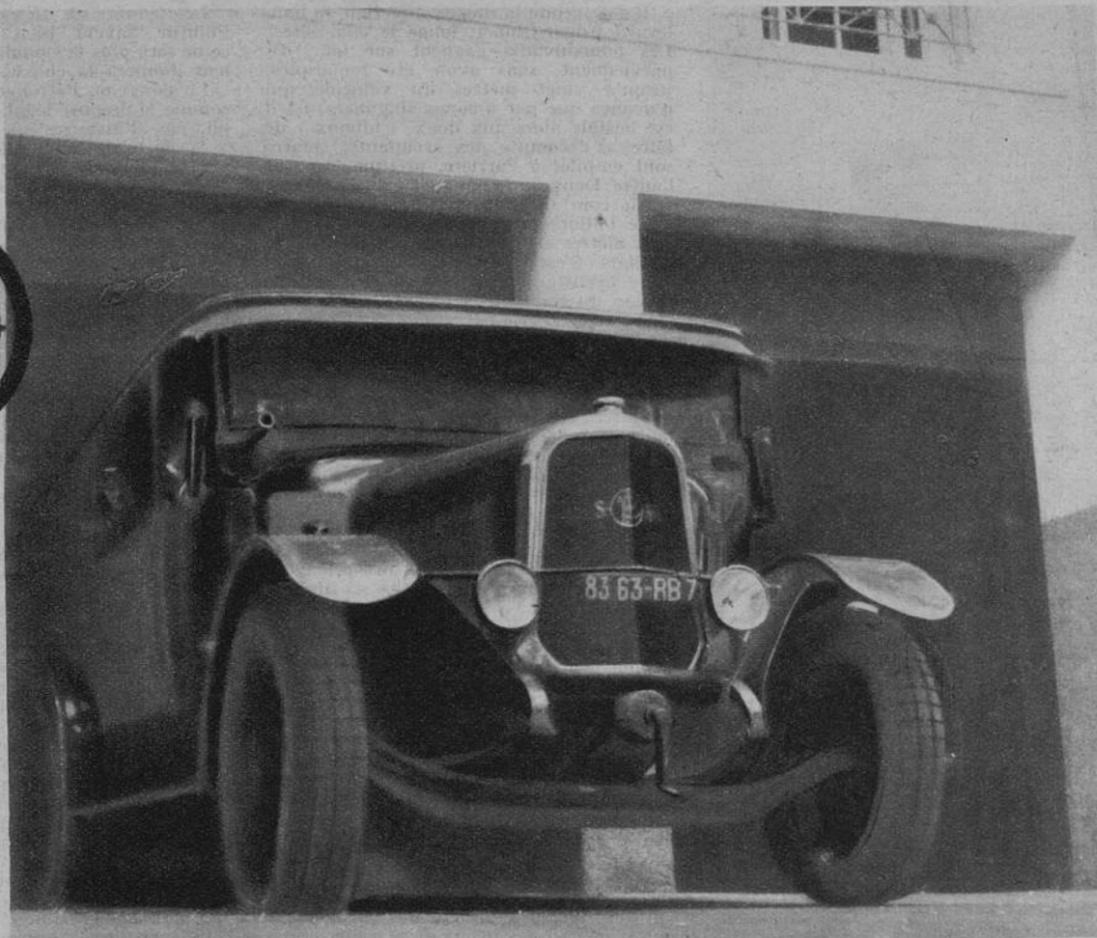
Et après avoir jeté un regard sur la liste qu'on lui présentait :

— Pour être juste, continua-t-il, c'est plutôt à la fonction qu'à ceux qui la remplissent qu'on a donné ce surnom évocateur.

« Il existe trois relèves de nos agents de la voie publique. Elles ont lieu aux heures A et B pour le jour et à l'heure N, qui est celle où minuit sonne.

« A ce moment, les 1 800 hommes qui assurent la surveillance jusqu'à 6 h. 15, le lendemain matin, rejoignent leurs postes. C'est cette heure N à qui on a donné le nom « d'heure des hiboux ».

Quelle sera la tâche de ces gardiens de la Paix qui, par le froid, a neige, la bour-



On vient de demander un secours, un car rempli d'agents part immédiatement sur les lieux.

rasque, dans l'ombre des rues encore mal éclairées, chemineront inlassablement, dans le but d'assurer à tous un sommeil paisible, à quelques-uns, promeneurs retardataires, travailleurs de nuit (employés de métro, garçons de café, artistes) la sécurité du chemin de retour.

« Il faut d'abord retenir une particularité. Les « hiboux » forment un corps spécial. Tous ne font absolument que la nuit. Ils y ont été entraînés. Dès le début de leur carrière, ils furent sélectionnés parmi les plus vigoureux ; on les entoure de soins particuliers si bien que la tuberculose qui faisait de grands ravages jadis dans le corps des gardiens de la Paix, ne mord plus sur ces durs à cuire, presque tous hommes d'âge, admirablement appropriés à leur besogne d'exception.

« Comme l'a chanté Yon-Lug, ils vont toujours par deux, se balladent tout le temps.

« Mais il y a tout de même quelque chose de changé, depuis ce refrain populaire.

« Il fallut d'ailleurs un incident très curieux pour en venir au système actuellement adopté, et qui devait faire la réputation de l'agent cycliste, le meilleur gardien de nuit qui soit... »

« Je rapporte directement l'histoire qui remonte à 1907.

« On venait de remarquer dans Paris ces nouveaux sergents de ville pourvus d'une « bécane ». Ils avaient fourni maints sujets de scène de revues, comme les agents de la brigade fluviale qui s'étaient entendus baptiser « les agents plongeurs ». Bref, le public, qui riait alors de tout, n'attendait plus que de voir à l'œuvre les cyclistes dont la casquette plate n'avait pas encore acquis le droit de cité.

« Remarquez-le bien, nous sommes, je vous le répète, en 1907. L'auto n'est pas encore entrée dans les mœurs. C'est un véhicule qui gêne les chevaux et les affole trop souvent. De plus, la panne est courante. Qui peut faire 100 kilomètres sans ennui est considéré comme un homme béni des dieux. Tout cela pour en arriver à l'affaire de la rue Vercingétorix.

« Il est 2 heures du matin. Les agents cyclistes Marnier et Lejot effectuent ce qui est alors l'exception » une ronde dans le quartier de la Galeté. La sortie des bals musette, des bars et des brasseries laisse toujours, en ce « bled », une population de mauvais gars sur le

macadam. Ne sachant plus où aller, ils errent, se rencontrent, et, lorsqu'ils ne s'associent pas dans le but d'accomplir quelques mauvais coups, ils se divisent en deux camps afin d'expérimenter leurs forces respectives, lame en main.

Lejot et Marnier roulent sans lanterne. Tout à coup, une pétarade intense, incompréhensible, attire leur attention.

— On dirait une auto, fait l'un d'eux.

— A cette heure, dans ce quartier, c'est bien la première fois ! Les taximètres à moteur ne font point un bruit pareil !

— Il faut voir...

— Allons-y.

Les deux cyclistes sont à ce moment dans la rue du Château, le long des ateliers qui font suite à la gare Montparnasse. Endroit sinistre... Deux semaines auparavant, un « panté », modeste bourgeois, a été « descendu » dans la rue Vandamme, pour sept francs... Il est indispensable d'ouvrir l'œil, d'agir avec prudence et décision.

Ils ont tourné à gauche dans la rue Vercingétorix. A peine éclairé par la lueur falote d'un bec de gaz, un groupe, autour d'une machine bruyante, leur apparaît.

— Ils sont au moins dix, évalue Lejot.

— En tout cas, ils ne nous ont pas encore vus, ni entendus, remarque Marnier.

— Pour nous entendre, ils leur faudrait des oreilles pas ordinaires, mon vieux. On est paré de ce côté-là.



Trois ou quatre clochards avaient pris le chantier de construction pour un hôtel.



Les gardiens de la paix, par le froid, la neige, la bourrasque, cheminent inlassablement, dans le but d'assurer à tous un sommeil paisible.

— Le fait est que ça sert bougrement sous ce rapport, le vélo... Mais qu'est-ce qu'ils fabriquent donc ?...

Les individus réunis autour d'une voiture dont l'échappement faisait trembler les vitres d'alentour, se livraient à un manège obscur.

Les cyclistes, bien dissimulés, cherchèrent à comprendre, mais le manque de visibilité, l'éloignement rendaient ardue l'observation.

Soudain un cri s'éleva, quatre ou cinq ombres sautèrent dans la voiture qui démarra presque aussitôt, saluée par les « hurra ! » et les « bon voyage » de ceux demeurés sur la chaussée.

D'un coup d'œil prestement échangé, Lejot et son collègue se mirent d'accord. Ils bondirent en selle et, pédalant à tout rompre, s'élancèrent. Comme deux bolides ils ont dépassé les individus occupés à suivre des yeux l'auto que la nuit absorbe ; non sans identifier à tout le moins leur situation sociale : des voyous pour la plupart assez jeunes, appartenant à la catégorie alors en vogue des « apaches authentiques ». Mais c'est le teuf-teuf, au demeurant d'assez belles proportions, qui intéresse les cyclistes.

Le petit détail qui échappe aux rondes motorisées ne doit à aucun prix passer inaperçu.



Il a descendu la rue, en direction du boulevard Edgar-Quinet, longé le cimetière... Les poursuivants gagnent sur lui... Ils parviennent, sans avoir été remarqués, jusqu'à vingt mètres du véhicule, qui n'avance que par à-coups singuliers. Et il est loisible alors aux deux « hiboux » de faire le décompte des occupants. Quatre sont empilés à l'arrière, presque l'un sur l'autre. Deux sur la banquette du chauffeur.

Au coin du boulevard Raspail, Lejot force l'allure. Il y a un kiosque vigie à cent mètres et un collègue aux abords immédiats. C'est le moment d'intervenir.

Le cycliste « rame », mais il arrive au niveau du conducteur.

— Arrêtez, crie-t-il.

— M... ! un flic ! pousse une voix grêle.

Juste à cette seconde, celui qui pilote amorcé le tournant. Lejot pour ne pas être coincé contre le trottoir, appuie de toutes ses forces sur les pédales, dépasse et, voulant se redresser, dérape. Sa bicyclette tourbillonne devant le capot de la voiture. Il est projeté à trois mètres... mais les autres ont stoppé avec une telle brusquerie que c'est au tour de la voiture de faire un tête-à-queue sur le pavé gras.

Lorsque le mouvement affolé s'achève, deux casquettes et un képi aux armes de la Ville sont aux portières. Les six fuyards sont pris.

L'incident causa le lendemain une certaine émotion dans le public.

Pour la première fois, on venait d'arrêter des voleurs d'autos !

Ce n'étaient pas, au surplus, des voleurs ordinaires.

Sur les six hommes appréhendés, cinq appartenaient à la bande dont les autres membres avaient acclamé le démarrage de la voiture, quelques minutes auparavant.

Le sixième, c'était le propriétaire de l'auto, en personne.

Assailli par les apaches, comme il fermait la porte de son garage particulier, après un long travail de mise au point sur son véhicule, il avait été mis en demeure sous la menace des surins, de se prêter à une fantaisie de ces messieurs.

— Tu vas nous faire faire un tour dans ta carriole ! lui ordonnèrent-ils.

— Et si je refuse ?

— On te piquera !

Pas une âme autour de lui, en dehors de ces singuliers amateurs de promenade. Le propriétaire dut s'incliner. La voiture extraite de sa remise, il fut contraint, toujours sous la menace des pointes, de prendre le volant.

— Chauffeur, au Bois !... Et sans secousses ! ordonna celui qui avait pris place à son côté sur la banquette... On réglera ta vitesse avec ce petit objet, ajouta l'escarpe en appuyant la pointe de son couteau sur le flanc du malheureux conducteur...

C'est ce qui explique l'étrange allure de l'auto, faite de ralentis et de reprises, observée par les agents cyclistes. La lame ponçait de ses morsures les caprices de la société...

Depuis, c'est par centaines qu'il faut compter les succès obtenus par les agents cyclistes sur les chauffards, grâce au procédé institué tout à fait accidentellement par « l'ancêtre » Lejot.

En cas de non-soumission aux ordres de stopper ? La bécane sous les roues de la bagnole menée par la mauvaise tête !...

Arrêté forcé ou tout au moins freinage et détour... L'homme est cueilli comme une fleur...

Il m'est donné maintenant de voir les « hiboux » dans leurs exercices de surveillance entre l'heure N et l'heure A...

La tiédeur inaccoutumée de cette claire nuit de mars a voulu favoriser probablement l'inspecteur bienveillant et curieux que je vais être, l'espace d'un matin, ou plutôt d'une aurore.

J'ai vu les agents s'engouffrer dans le poste de police tandis que ceux de la dernière ronde prenaient leur volée, cigarette au bec...

Tout dort maintenant dans les différents rayons de la hiérarchie.

Les commissaires de police, hormis ceux de la permanence, ont fermé leurs bureaux à 9 heures. D'aucuns, mis en souci par une affaire, sont passés une dernière fois pour demander au chef de poste s'il y avait du nouveau. Les divisionnaires, les officiers de paix, certes, il en est qui sont de service ; mais, la nuit, leur besogne sera toute d'inspections inopinées, faites souvent en civil, de tournées fugitives, de randonnées à grande allure, dissimulées dans le fond des petites Renault vert bouteille.

C'est Paris, à la garde des 1 500 « vieux de la vieille », dont les deux tiers vont sur leurs jambes, le reste à bécane ou en auto.

De leur côté, les « Hambourgeois », après 2 heures du matin, ont fui les boulevards extérieurs, leur besogne faite, pour se porter en plus grand nombre vers les Halles, Montparnasse, la Butte.

Les femmes en délicatesse avec la Tour Pointue savent bien qu'à ce moment ce ne sera plus le « poulet » du quartier qui leur donnera la chasse. Plus d'armistice ! Le nouveau, l'étranger n'a pas de « jour » comme le préposé légal. Oh, celui-là ! Avec lui, pas d'histoires !

— Je te descendrai le jeudi, ma petite, préoccupe-toi de ta robe de chambre, de tes savates... et de tes pipes. A 11 heures, au petit bar !

Fidèle au rendez-vous, le café payé, en route pour le poste !

Les inspecteurs, rassemblés pour le nettoyage du trottoir sur un carrefour des plaisirs, un îlot de lumière et de vacarme, opèrent sans ménagements. La cueillette se fait en douceur, mais on n'a pas le temps de tenir compte des observations.

— J'en sors de ce matin, monsieur le brigadier !

— Eh bien, il ne fallait pas être si pressée de te remettre au business, ma petite ! Si c'est ça que tu appelles observer les quarante heures !

— Oh ! vous allez me lâcher : mon ami est en train d'acheter des cigarettes au Dôme, je l'attendais...

— Quand on a un protecteur faut pas le quitter, ma gosse. Il viendra te réclamer s'il t'aime...

Et c'est l'enlèvement des Sabines, qui s'opère en général le mieux du monde, cependant que les « uniformes », également repartis avec plus d'abondance sur les lieux où la circulation se concentre, pourchassent les « nuiteux » (1) racoleurs, observent le manège des chasseurs, s'évertuent à assurer un semblant de calme, lorsque les groupes de fêtards semblent oublier qu'il y a des gens qui dorment.

Dans les rues désertées du centre, sur les longues avenues des quartiers aristocratiques, le long des voies faubouriennes, par contre c'est le silence et le mystère.

Les cyclistes ne font que passer. Les agents, par deux, contournent leurs îlots, l'œil aux aguets. Il ne faut pas manquer de voir la porte cochère non refermée par le dernier rentrant, pressé ou maladroit, la clôture d'un magasin mal ajustée, le gailard qui a espéré sortir sans se faire voir de chez le mastroquet trop soucieux de plaire à sa clientèle et demeuré ouvert après l'heure légale.

Le petit détail qui échappe aux rondes motorisées ne doit à aucun prix passer inaperçu des « hiboux » raseurs de murailles. Rencontre avec le « vigile » d'une société privée.

— Rien de neuf, camarade ?

La besogne de ce garde en bleu-gris est tout autre. Il n'a que des maisons déterminées sous sa surveillance. Une rixe sur son terrain ne devra jamais le détourner de ses occupations.

Mais il a tout de même des yeux et une mémoire.

— Tout à l'heure, au coin de la Cité, un drôle de brouhaha, collègues !... Il se pourrait que ce soit encore nos petits gars de l'autre jour...

Sans hâte (les « hiboux » sont sceptiques et ils connaissent les désagréments que procure la précipitation), les deux inséparables ont pris le chemin de la Cité où l'on ne se tient pas tranquilles.

— Eh ! oui, « ça braille dans le fond ».

La semaine passée, il a fallu sortir de là dedans trois ou quatre clochards qui avaient pris le chantier de construction au numéro 10 de la voie privée, pour un hôtel. Nettoyage indispensable qu'il semble nécessaire de recommencer présentement.

(2) Chauffeurs de nuit.



Oh ! pas de complication. A cent cinquante mètres au coin de la rue et du boulevard, il existe un avertisseur. Un des deux agents s'y dirigera. L'autre attendra son retour à proximité du chantier. Trois minutes, le ronfleur fonctionne. Son bruit est significatif. C'est un peu celui d'un aspirateur de poussières de grosse puissance. L'appel, l'expérience l'a prouvé, ne peut pas ne pas être entendu la nuit par l'un des gardiens de ronde, étant donné la distribution des avertisseurs en parfaite harmonie avec l'espèce de réseau permanent formé par les parcours réduits des « hiboux ».

Par la pensée, je me transporte alors dans la grande salle qui jouxte le propre bureau de M. Marchand, directeur de cette police bien au point.

Dans le fond, encadré de deux immenses cartes de la ville, garnies d'ampoules qui s'éclairent automatiquement lorsque l'un des commissariats est en alerte, il existe un volumineux standard.

Quatre cents cases à signal lumineuse, quatre cents trous sur un pupitre. Un homme en permanence devant cet appareil ultra-moderne qui lui donne la physionomie de la capitale, seconde par seconde.

Si, d'ici, deux à trois minutes, le poste d'arrondissement n'a pas répondu à l'appel de l'agent du boulevard du Palais, le standardiste, intrigué par la case éclairée et pourvue du numéro du « ronfleur », alertera à son tour le poste, par une autre ligne. Il faudra indiscutablement que la solution intervienne...

La case s'est éteinte... le poste a répondu. Il envoie un car avec six hommes. Ce sera suffisant.

Le lendemain au rapport : « 4 h. 15, alerte par le 307, brigadier Lemont accompagné des agents X, Y, Z, procède à l'arrestation de onze individus en état d'ivresse et de vagabondage dans un chantier... etc. »

J'achève ma tournée en voiture par le Bois de Boulogne.

Plus de partouzes depuis longtemps, au sein de ses taillis qui, maintenant, font partie intégrante du XVI<sup>e</sup> arrondissement.

La cause ? D'abord la mode en est passée et puis, seul entre tous les autres, le XVI<sup>e</sup> possède deux voitures de ronde et un important effectif de « cyclards ». Il n'en a pas fallu davantage pour décourager les derniers amateurs de ces jeux sylvestres.

Pourtant, le terrain est encore sillonné de jeunes femmes qui font la retape en voiture, par deux. C'est l'affaire des inspecteurs des mœurs. Mais ils n'ont pas encore la moindre six-chevaux pour prendre en chasse ces sirènes modernes.

En rentrant, satisfait d'avoir constaté le bon ordre qui règne dans ma ville, mon cicerone me conte la dernière :

— Ces petites femmes qui racolent en voiture, elles ont tous les culots, et... toutes les chances ! Savez-vous qui elles ont racroché l'autre jour, rue Royale ?... Un de nos hommes politiques les plus en vue... Le personnage ne savait comment se tirer du guépier. La portière ouverte, les sourires attirants... L'avait-on reconnu ? Quel désastre !... Par bonheur, deux agents accouraient...

Quand je regagnai mon domicile, le soleil apparaissait. L'heure des « hiboux » était passée...

J. CRÉTEUIL.

# L'assassinat de Lætitia Toureaux

## LA DIFFICILE ENQUÊTE

C'était l'autre dimanche. Dans le métro. A la station de la porte Dorée. Dix-huit heures trente environ. De nombreux voyageurs attendaient sur le quai la rame qui allaient les emporter dans la direction de la Nation, de la Bastille, de la République, des grands boulevards, de la porte d'Auteuil enfin.

A l'emplacement que surmonte l'écran de zinc émaillé portant ces mots : « 1<sup>re</sup> classe », sept personnes seulement attendaient : un jeune officier, deux messieurs et quatre dames, l'une de celles-ci accompagnant le militaire.

Soudain, le bruit caractéristique du train qui arrive et freine progressivement se fit entendre et la rame n° 382 entra en gare.

— Nous allons être très bien, dit alors la compagne de l'officier, il n'y a qu'une dame dans le compartiment.

En effet, derrière les vitres embuées, on ne voyait qu'une silhouette de femme vêtue d'une robe verte, coiffée d'un chapeau blanc, assise tout près de la portière, dans le sens de la marche.

— Allons-y.

Tout le monde se précipita.

C'est alors qu'une chose extraordinaire se produisit : dès que l'arrêt se fut produit, on vit la silhouette de femme s'affaisser en avant et ne plus se relever.

— Que se passe-t-il ? demanda quelqu'un.

— Elle devait être endormie.

...Déjà l'officier, ayant ouvert les portières, se penchait sur la femme qui, à plat ventre, gisait sur le sol du wagon.

— Elle est évanouie ?

Le jeune homme se releva, le visage décomposé.

— Non, murmura-t-il.

— Alors ?

Il ajouta, montrant ses mains :

— Regardez.

Elles étaient rouges de sang !

Et ceux qui le suivaient virent alors qu'un couteau était planté dans le cou de la femme étendue à terre, planté jusqu'à la garde.

— Oh !

— Quelle horreur !

Des cris d'épouvante s'élevèrent. Cette scène n'avait duré que quelques secondes mais, déjà, le wagon tragique était envahi par ceux qui stationnaient sur le quai.

— Au secours !

— Il y a eu un crime.

Tant bien que mal l'officier fendit la foule en disant à sa compagne :

— Plus rien à faire. Mieux vaut nous en aller, si nous ne voulons pas être retardés inutilement.

Pendant ce temps, les deux autres hommes montés en même temps que lui s'efforçaient, eux aussi, de quitter le compartiment. Seules les trois jeunes femmes qui les suivaient : Mary Cattin, Elisabeth Guy et Yvette Bailly, demeurant 79, avenue Niel, restaient sur place et pouvaient ainsi expliquer ce qui s'était passé à ceux que leurs cris avaient fait venir : M. Fabre, inspecteur de ligne, puis un agent de police de service à la porte Dorée.

Dans la station, ce n'était qu'une rumeur, qui allait s'amplifiant :

— On a tué quelqu'un.

Le wagon tragique du Métro photographié quelques instants après l'enlèvement du cadavre. Au premier plan : la mare de sang. (Nyt.)



— Où ?  
— Dans le wagon de première.  
— Allons voir.

La cohue devenait de plus en plus dense. Que faire ? M. Fabre, sagement, prit la décision de faire descendre tous les voyageurs. Hélas ! l'agent de police arrivé sur les lieux n'agit pas avec le même sang-froid, s'il fit montre d'un zèle de bon aloi. Il retira tout bonnement le couteau de la plaie au moment même où un témoin s'écriait :

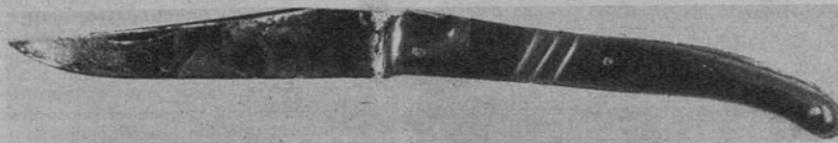
— Cette femme vit encore !

Et c'était vrai, car les lèvres de la victime remuaient et on avait l'impression qu'elle voulait parler, qu'elle faisait des efforts désespérés pour parler. Peut-être allait-elle, d'un seul mot, indiquer qui l'avait mortellement frappée.

Seulement, lorsque le gardien de la paix retira l'arme qui faisait jusqu'alors « tampon » et avait empêché l'hémorragie externe de se produire, ce fut fini : un grand jet de sang jaillit, et la victime expira.

En même temps, l'agent avait, bien involontairement d'ailleurs, supprimé toutes les empreintes qui devaient se trouver sur le manche du couteau et que le service de l'Identité judiciaire aurait pu relever par la suite.

Le premier élément d'enquête qu'eut à sa disposition M. Baillet, commissaire de police du quartier de Picpus, fut l'arme du crime. Il s'agissait d'un couteau Laguiole, très effilé, long d'une trentaine de centimètres environ, lame comprise.



Le couteau à cran d'arrêt avec lequel fut tuée Lætitia Toureaux. (1.)

Quant à la victime, il fut facile de l'identifier, grâce au sac à main retrouvé sur la banquette où la victime avait pris place. C'était M<sup>me</sup> Lætitia Toureaux, née Nourissat, le 11 septembre 1907 à Ajate province d'Aoste, en Italie, domiciliée au n° 3 de la rue Pierre-Bayle, dans le vingtième arrondissement.

La visite domiciliaire que firent les enquêteurs permit d'établir en outre que la jeune femme était employée comme manutentionnaire dans une usine de produits d'entretien, mais que, de plus, elle travaillait parfois dans un bal de la rue des Vertus, en qualité de tenancière du vestiaire.

Et l'enquête commença. Ah ! cette enquête ! Combien s'annonçait-elle difficile ! Si difficile que, le soir même du drame, le commissaire de Picpus pouvait nous déclarer :

— Si ce n'était le genre de la blessure, en tenant compte de ce que ni à la porte de Charenton ni à la porte Dorée, on n'a remarqué d'individu suspect, on pourrait se demander s'il ne s'agit pas d'un suicide. Car une chose était déjà certaine :

M<sup>me</sup> Toureaux avait pris place, seule, dans le wagon de première classe à la porte de Charenton et, une station plus loin, c'est à-dire à la porte Dorée, on la retrouvait assassinée, toujours seule !

Deux hypothèses se présentèrent alors à l'esprit des policiers.

Ou il s'agissait d'un crime sadique.

Ou on se trouvait en présence d'une « exécution ».

Laquelle de ces deux hypothèses, était la bonne ?

Nous disons plus loin notre avis à ce sujet. Mais, en attendant, résumons les résultats obtenus, jusqu'au moment où nous écrivons ces lignes, par le commissaire de Picpus et les collaborateurs de M. Bardin :

16 MAI. — On découvre le crime et on identifie la victime.

17 MAI. — On a la certitude que M<sup>me</sup> Toureaux, veuve depuis trois ans et dont la mère et les deux frères habitent Paris, menait une vie d'apparence tranquille, qu'elle ne recevait personne, qu'elle revenait d'une guinguette de Maisons-Alfort lorsqu'elle prit le métro et qu'on ne lui connaissait aucun ennemi. On croit aussitôt au forfait d'un fou sadique.

18 MAI. — Le beau-frère de la victime prétend se faire fort de retrouver l'assassin lui-même.

19 MAI. — Une dépêche, venue d'Italie, affirme qu'il s'agirait d'un drame d'intérêt, la jeune femme ayant des difficultés avec certains membres de sa famille, mais aucun fait ne vient confirmer cette thèse.

20 MAI. — Un coup de théâtre se produit : on apprend brusquement que Lætitia Toureaux a travaillé autrefois pour le

compte d'une agence de police privée et ainsi se précise l'hypothèse de l'exécution.

21 MAI. — Deux nouveaux témoins se font connaître, qui déclarent que la jeune femme, la veille de sa mort, leur a fait part d'une agression dont elle aurait été victime quelques jours auparavant : un homme l'a suivie en sortant du métro, à la station de métro Philippe-Auguste, et il ne l'a quittée qu'à l'instant où, devenu trop pressant, il a reçu une paire de gifles. Ce fait ne semble avoir aucun rapport avec le crime du jour suivant.

22 MAI. — A la Police judiciaire, on interroge de nombreux témoins, parents ou amis de la veuve, mais sans aucun résultat tangible.

23 MAI. — Le bruit court que, trois jours avant le drame, la brigade des stupéfiants aurait procédé à l'arrestation de plusieurs trafiquants de drogue dans le milieu où fréquentait la jolie Lætitia, mais cette histoire n'a pas de suite.

24 MAI. — Rien de nouveau. Quand aux jours qui suivirent, on sait ce qu'ils devaient nous apporter...

En fait, ce qui gêna le plus les enquêteurs ou, tout au moins les intrigua, le plus au début, ce fut la façon dont l'assassin avait quitté le wagon tragique.

Personne au départ.

Et personne à l'arrivée !

Ce qui fit même admettre par certains amateurs de mystères que l'arme avait été lancée du quai de la station porte de Charenton.

Invraisemblable...

L'explication est beaucoup plus simple puisque, pour ma part, j'ai réussi à démontrer que le meurtrier, aussi bien à la porte de Charenton qu'à la porte Dorée, avait pu s'en aller, sans être vu de personne.

Il y avait, pour ce faire, quatre moyens, que nous allons examiner, si vous le voulez bien et que j'ai expérimentés avec l'aide de deux amis.

Voici :

I. — Le train entre en gare. C'est un jour de semaine (je précise que j'ai renouvelé cette expérience dimanche dernier à 18 h. 30 Dans le wagon de première classe où je prends place, je suis seul. Tout le monde — il y a bien une centaine de voyageurs — s'est précipité sur les places assises des secondes.

Trente secondes s'écoulent. Un de mes « assistants » pénètre alors dans mon wa-



Lætitia Toureaux. (K.)

gon, se place derrière moi, fait le simulacre de me tuer, puis s'en va. Il a bien largement le temps d'aller s'installer dans un wagon voisin.

Personne ne l'a remarqué.

II. — Même expérience. Mais, cette fois, au lieu de monter dans le même train, mon assassin figurant traverse simplement le quai et va s'asseoir dans l'autre rame, celle qui doit partir une minute plus tard. Car n'oublions pas que nous sommes à une tête de ligne.

III. — Toujours même expérience. Mon aide, à l'aide d'une simple lime à ongle, ouvre tout simplement la portière opposée à celle par laquelle il est entré et descend à contre-voie. En face, sur le quai de sortie, il n'y a bien entendu personne. Et nul ne le voit s'en aller tranquillement...

IV. — Enfin, autre possibilité, l'« assassin » reste avec sa « victime » tandis que la rame se met en marche, mais il n'ignore pas que les conducteurs de train, sachant que rarement des voyageurs descendent à la première station, ne bloquent pas les portières comme ils devraient le faire et lui, l'« assassin », en profite pour descendre en marche dès que le métro entre dans la station de la porte Dorée.

Une fois de plus, nul ne l'a remarqué.

C. Q. F. D...

Je ne veux rien connaître de la vie privée de Lætitia Toureaux. Mais je veux me mettre dans la peau du personnage qui, pour une raison ou pour une autre, voudrait se débarrasser de la malheureuse.

J'interroge à ce sujet « André-le-Corse ».

— Comment ferais-tu ?

— Ça dépend.

— De quoi ?

— Est-ce que le « travail » est urgent ou non ?

— Pour le jour même,

— Oui.

« André-le-Corse » s'esclaffe :

— On n'est jamais sûr de pouvoir réussir le jour même.

Il ajoute aussitôt :

— Mais on essaye quand-même ! ainsi, dans ce cas, voici comment j'opère :

« Je suis chargé de tuer Lætitia. Je la prends donc en filature depuis sa sortie de chez elle. J'ai mon Laguiole tout ouvert dans ma poche, entouré d'un journal.

« Pendant que la femme danse à Maisons-Alfort, j'attends patiemment, dans la voiture de mon complice. Elle sort, prend l'autobus. Nous la suivons toujours.

« A la porte de Charenton, elle descend, se dirige vers le métro. Je la suis.

« Ce que je fais ? J'attends simplement l'occasion propice, l'occasion qui va se présenter, peut-être tout de suite, peut-être tout à l'heure, peut-être ce soir ou... demain seulement.

« Et voilà qu'elle se présente, l'occasion :

« Sur le quai, la rame qui doit partir se range sur le quai de gauche et je remarque que ma victime désignée monte seule en première. Et je remarque que, du pont qui domine les quais, on ne peut rien voir, que les portillons viennent d'être refermés et que, par conséquent, personne ne descendra plus. Le moment est arrivé. Je tue...

« Enfin, ma sanglante mission accomplie, je m'en vais.

— Comment ?

— Vous venez vous-même de m'indiquer quatre façons différentes de « se tirer ».

— C'est vrai.

— Eh bien, conclut « André-le-Corse », admettons que j'ai choisi l'une d'elles !

GEO GUASCO.

(Lire, page 13, LÆTITIA, FEMME DÉTECTIVE.)

# Les Enigmes de POLICE MAGAZINE

Vindex enquête.



de personnes se plaignent d'être victimes de vols dans leur appartement, sans pouvoir porter contre quelqu'un la moindre accusation ! Vindex a été chargé cette semaine d'éclaircir un mystère de cette nature. Son enquête vous passionnera. Vous la lirez dans ce numéro. Voici, pour commencer, la solution de la treizième énigme dont il fut question au Poste Parisien le 23 mai.

## LE SUICIDE MANQUÉ, EXPLIQUÉ PAR VINDEIX

L'achat des vignobles (dénommés La Tour du Moulin) par l'agent d'affaires parisien Marguilhan m'avait semblé étrange. Le notaire, M<sup>e</sup> Richard, s'était montré cependant très circonspect, et d'ailleurs l'honorable officier ministériel n'a jamais conçu le moindre doute sur son étrange client. Le notaire estime naturel qu'un homme riche se rende acquéreur d'une propriété et la fasse gérer. Il n'a pas à entrer dans des considérations étrangères à son métier. Il est payé, c'est tout ce qu'il demande. Dès que j'ai connu l'existence de Marguilhan, j'ai eu l'impression que ce personnage devait jouer un rôle considérable dans les épreuves assez mystérieuses qui ont acculé M. Briterie à sa tentative de suicide.

Mais un enquêteur ne peut se contenter d'une simple impression. Il doit recueillir des indications précises avant d'accuser. Si j'avais pu interroger tout de suite M. Briterie, j'aurais obtenu de lui des éclaircissements, je l'aurais contraint à m'avouer ce qu'il a caché à tout le monde pendant des années. Or M. Briterie est cloué sur un lit de clinique. Il sera sauvé par les médecins, à condition qu'on lui évite toute émotion. On n'a pas le droit de venir l'importuner, afin de ne pas gêner sa guérison qui est aujourd'hui certaine.

C'est à Paris que j'ai découvert la clef de l'énigme. D'abord, chez Marguilhan lui-même, j'ai acquis la conviction que l'individu n'était pas honnête. Il y a des attitudes qui ne trompent pas. L'homme d'affaires a essayé de m'en imposer par des explications mensongères. Ces explications n'ont fait que fortifier mes suppositions. Toutefois, cela ne me suffisait pas. Je me suis rendu chez M. Lucien Larmot, le successeur de M. Briterie, et c'est là que j'ai pu enfin obtenir les précisions qui, jusqu'alors, m'avaient fait défaut. Le vieux caissier de la Maison Larmot, M. Viénot, âgé de soixante-dix ans et qui a travaillé sous la direction de M. Briterie, père, m'a aiguillé sur la vraie piste.

Il y a bien longtemps, à l'époque où l'homme qui a tenté de se suicider n'était qu'un tout jeune homme, M. Viénot était déjà le caissier-comptable de l'usine. Le fils Briterie, victime d'une trop sévère éducation, ne recevait guère d'argent des mains de son père. Cependant il était responsable d'une grosse somme provenant d'encaissements. Un soir, il fut entraîné par des camarades et dépensa les quelques sous qui lui appartenaient. Il se permit alors de distraire un billet de 100 francs de la somme qu'il devait verser à la caisse. Il était persuadé que, le lendemain, il pourrait emprunter ces 100 francs à un ami, afin de boucher le trou. Le fatalité voulut que l'ami fût absent.

Affolé et au lieu de tout confesser à son père, redoutant la colère de celui-ci, il eut la sottise idée de s'adresser à Marguilhan, homme d'affaires pratiquant l'usure, dont il avait fait, par hasard, la connaissance. Ce malhonnête homme se montra intraitable et commença par refuser. Il cherchait surtout à terroriser le fils Briterie, presque un enfant, pour mieux le faire tomber dans un piège. Il lui avança enfin la misérable somme de 100 francs, mais il se fit remettre une confession humiliante dans laquelle le jeune homme avouait qu'il avait volé son père.

Marguilhan savait bien ce qu'il faisait. Il était décidé à tirer le maximum de cette confession. Si invraisemblable que cela puisse paraître, il refusa par la suite d'être remboursé des 100 francs primitivement remis au jeune homme. Il se disait son ami intime. Il attendait son heure. Le jour vint où le fils Briterie fut mis à la tête d'une grosse situation. C'est à ce moment que Marguilhan commença son chantage. Il se fit verser des sommes énormes et ne rendit jamais la confession. Briterie eut le grand tort de ne pas porter plainte au Parquet et il se laissa martyriser pendant des années par l'escroc dont les exigences ne faisaient que croître. La conduite de M. Briterie peut étonner, et pourtant il est un fait : cet homme a tremblé une partie de son existence

devant un mal-faiteur qui avait une arme contre lui. Marguilhan en a profité au delà de tout ce qu'on peut supposer. Il a contraint M. Briterie aux spéculations les plus hasardeuses, spéculations qui se re tournent toujours contre l'infortuné, mais dont bénéficiait bien entendu le bourreau.

Ce Marguilhan avait fait

# VOLEURS D'APPARTEMENTS

de Briterie sa chose et lui imposait sa volonté. Son plan maintenant était de ruiner l'ancien industriel en s'emparant de sa fortune. Il allait y parvenir. Cependant M. Briterie avait eu un suprême sursaut de volonté. Sachant que sa situation financière compromise et ne voulant pas entraîner sa femme dans une catastrophe qu'il sentait imminente, il s'était décidé à contracter une assurance sur la vie au bénéfice de sa femme. Puis il avait voulu se tuer.

Dans une lettre que M<sup>me</sup> Briterie et moi avons découverte, il contenait toute la vérité à sa femme. Que ne s'était-il décidé plus tôt ? Il suffisait en effet de menacer Marguilhan pour l'intimider. C'est que ce triste individu n'est pas un inconnu pour la justice. Il a trempé dans toutes sortes de sales affaires. Il a failli être inculpé plusieurs fois.

C'est un gaillard qui excelle à travailler en marge du Code pénal. On a barre sur lui. Dès que j'ai eu connaissance de tous les détails que je viens de vous donner, je me suis rendu à nouveau chez l'escroc et, cette fois, j'ai parlé en maître. C'est moi qui ai dicté des conditions. Marguilhan se sentant à la veille d'être inculpé et arrêté a passé par où j'ai voulu. Il a restitué la fameuse confession dont il se servait auprès d'un être trop veule, puis il a consenti à l'annulation des actes divers passés par devant notaire. M<sup>me</sup> Briterie, émue par le martyre qu'a enduré son mari, ne lui reproche rien, ce qui est assez naturel. Lorsque l'ancien industriel aura définitivement recouvré la santé, elle le rassurera bien tendrement et ces deux êtres jouiront d'un bonheur que nul désormais ne viendra troubler.

Le nom du lecteur qui a été classé premier, est désigné à l'émission du vendredi 28 mai du Poste Parisien (20 h. 35). Il gagne un billet entier de la Loterie Nationale. Son nom et ceux des trente autres lecteurs qui ont gagné chacun une participation à la Loterie Nationale seront publiés dans notre numéro de la semaine prochaine, n<sup>o</sup> 341, 6 juin.

## L'AFFAIRE DES VOLEURS DE VÉLOS

La douzième énigme de Police - Magazine relative aux vols de vélos dans la région parisienne et dont la solution a été publiée dans le numéro de la semaine dernière (23 mai) nous a valu 1 115 cartes de lecteurs.

### LISTE DES GAGNANTS

M. Raymond DALIDET fils, à Arbouville, qui s'est le plus rapproché de ce chiffre et qui a envoyé la solution exacte, a gagné un billet de la Loterie Nationale qui va lui être adressé.

Les dix autres lecteurs dont les noms suivent ont gagné chacun un dixième de billet de la Loterie Nationale :

MM. Pierre Tricoire, Gazeran ; Abrial, Albi ; Gascoin, Littry ; E. Lutinier, Douai ; Paul Gascoin fils, Littry ; Dubessay, Chamalières ; M<sup>mes</sup> Lamartinèche, Port-sur-Saône ; Abrial, Albi ; Etise Abrial-Blanc, Albi ; Thérèse Tricoire, Gazeran.

Les vingt lecteurs dont les noms suivent ont gagné chacun un vingtième de billet de la Loterie Nationale :

MM. Hilaire Salmon, Etaules ; Henri Souloire, Lorient ; J. Leclercq, Malo-Bains ; Maurice Bonnin, Colombes ; neutre, Bagnères-de-Bigorre ; Claude Mil-Lelard, Rouen ; Léon Lépingle, Hénin-Liétard ; Lucien Masure, Paris ; Pierre Billard, Morteau ; Max Salmon, Etaules ; Guibert, Angers ; Léo Fleutelot, Paris ; Fr. Ahlhem, Nîmes ; M<sup>mes</sup> Junea, Fontainebleau ; E. Abrial, Albi ; Abrial, Réalmont ; Leneutre, Bagnères-de-Bigorre ; Georgette Salmon, Etaules ; Léone Gouillandeau, Saint-Augustin ; M<sup>lle</sup> Le Rouzie, Lorient.

Le vendredi 28 mai à 20 h. 35, ne manquez pas d'écouter sur l'antenne du Poste Parisien Vindex qui sera interrogé devant le micro de ce poste, au sujet de la quatorzième énigme. Voici un résumé des déclarations du policier masqué.

## VOLEURS D'APPARTEMENTS

Des objets de valeur sont dérobés dans des appartements parisiens. Les victimes sont riches et habitent des quartiers comme le Champ-de-Mars, le Faubourg Saint-Germain, l'Etoile, le Parc Monceau, le

Ranelagh. Ces victimes ne portent généralement pas plainte. On ne peut suspecter les domestiques, car, dans un immeuble de plusieurs étages, il disparaît le même jour, à chaque étage, un objet différent. Il ne s'agit pas de cambrioleurs, mais d'individus qui opèrent sous les yeux des locataires et qui savent d'avance ce qu'ils vont dérober dans un appartement sur lequel ils ont jeté leur dévolu. Cela signifie que l'appartement a déjà été visité par eux. On ne se méfie pas assez des gens qui, sous le prétexte le plus plausible, pénètrent dans nos demeures. Les coupables ne sont pas les représentants de commerce, les courtiers, les placiers qui, assez mal reçus en général, ont fort à faire pour dépasser le seuil d'une antichambre. Ces braves gens exercent un métier difficile, ingrat, qui les place en mauvaise posture vis-à-vis du maître ou de la maîtresse de maison qu'ils ont tant de peine à approcher pour leur offrir une marchandise quelconque. Ils pénètrent d'ailleurs bien rarement dans un salon. Les coupables sont d'adroites fripouilles qui connaissent l'art de forcer les portes avec le consentement du locataire et qu'on ne soupçonnera jamais.

## RAPPORT DE VINDEIX

Dans une vaste agglomération de maisons comme Paris, il se commet chaque jour des forfaits qui restent impunis. Les personnes victimes de ces forfaits ne se précipitent pas toujours au commissariat le plus proche pour porter plainte. On a peur des histoires. Certes on est contrarié par la disparition d'un objet de valeur, mais, comme on ne possède aucune indication sur le coupable présumé, on cherche surtout à éviter les ennuis qui ne manqueraient pas de résulter si plainte était déposée. Il y a quantité de malhonnêtes gens qui spéculent là-dessus.

L'affaire qui nous intéresse aujourd'hui est typique. Il y a des mois que des vols ont lieu dans des appartements de Paris et c'est depuis quelques jours à peine qu'on s'occupe de découvrir les ingénieux filous qui opèrent avec une rare habileté.

Ces filous ont compris que, s'ils se montraient trop gourmands, ils attireraient sur eux l'attention de la police. Ils se contentent donc de voler un seul objet par appartement visité. Ces peu recommandables personnages doivent au hasard d'être actuellement sous les verrous. Il a fallu pour être mis sur leur piste que je me trouve par extraordinaire dans une maison amie où étaient réunies deux personnes habitant le même immeuble. Au cours d'une conversation générale à bâtons rompus, quelqu'un m'interrogea sur l'habileté des voleurs à la tire. Je donnai quelques indications et, quand j'eus terminé, on me posa cette question :

Comment pourrais-je savoir dans quelles conditions a disparu chez moi, en mon salon, une bonbonnière de Saxe de grande valeur ? Je suis sûr de mes domestiques et de toutes les personnes qui habitent chez moi.

Je ripostai en riant qu'il m'était impossible de répondre sans avoir fait une enquête préalable sur place. Je cherchai cependant à savoir s'il y avait eu à proprement parler cambriolage.

Mon interlocuteur me déclara que son appartement n'avait pas été cambriolé et qu'il s'était simplement aperçu un jour de la disparition de la bonbonnière.

A ce moment, la deuxième personne à laquelle j'ai fait allusion plus haut et qui habite le même immeuble que la première, déclara :

Voilà qui est singulier. On m'a dérobé dans les mêmes conditions une statuette en or massif, enrichie de pierres précieuses. Je répons, moi aussi, de l'honnêteté de mes domestiques. Et je ne saurais préciser la date où fut commis le vol.

L'affaire devenait intéressante. Je me mis en campagne aussitôt. On m'excusera si je n'imprime pas les noms véritables des victimes de ce vol. A leur demande, je demeure discret.

L'immeuble en question est situé à cent mètres à peine du parc Monceau.

## INTERROGATOIRE DU CONCIERGE

QUESTION. — Vous êtes dans les meilleurs termes avec les locataires de l'immeuble et aussi avec les domestiques. Avez-vous entendu parler de vols commis dans la maison ?

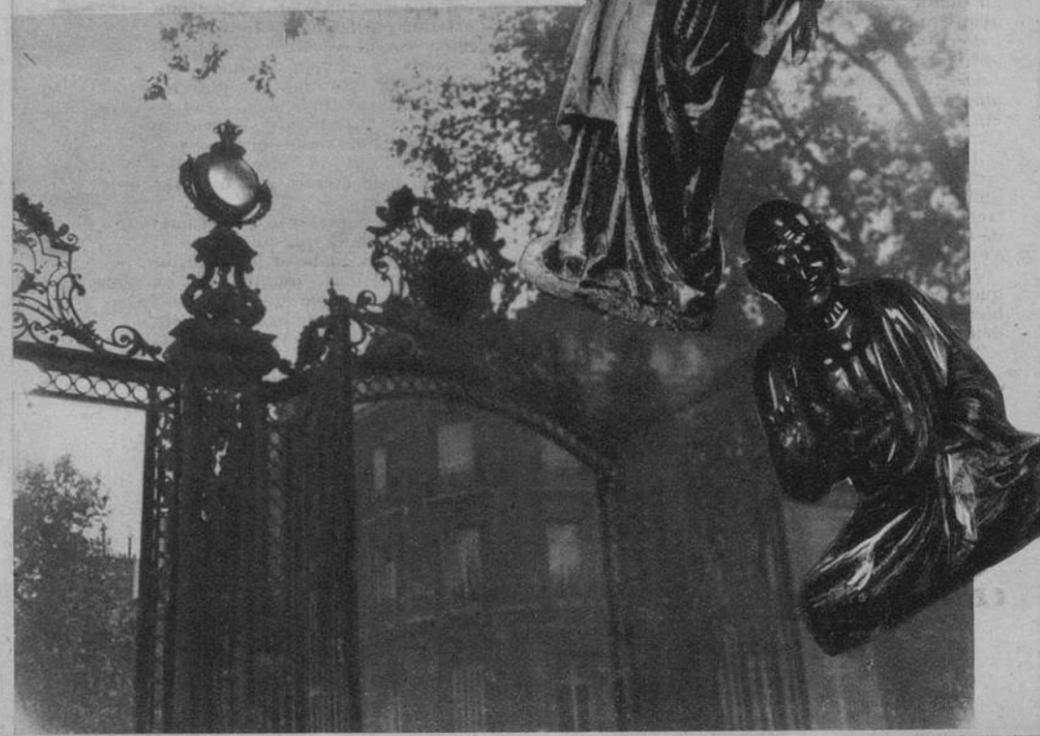
RÉPONSE. — Nous sommes tenus à la discrétion par notre métier et nous n'en avons parlé à personne jusqu'à présent. Mais nous avons fait la remarque, ma femme et moi, que, chez tous nos locataires, il y a eu, le mois dernier, un vol, un unique vol.

QUESTION. — Et vous n'avez fait aucune constatation ?

RÉPONSE. — Aucune. On ne nous a rien dérobé dans la loge. Il est vrai que le voleur ne pouvait être attiré par les modestes bibelots qui s'y trouvent. Tandis que, chez nos locataires, il s'est attaqué à de véritables pièces de musée. Tous nos locataires sont en effet très riches.

QUESTION. — Vos locataires pensent-ils, comme MM. X... et Y..., qui m'ont mis sur la voie, qu'il n'y a pas eu cambriolage ?

RÉPONSE. — Parfaitement. L'immeuble



est très bien gardé. Nous ne nous absentons jamais et nous pouvons vous certifier qu'un cambrioleur n'a pu s'introduire la nuit dans les appartements.

QUESTION. — Alors, il s'agissait bien de vols qui auraient été commis pendant le jour, dans chaque appartement ?

RÉPONSE. — Sans aucun doute.

QUESTION. — Puisqu'on a visité tous les appartements, c'est que le voleur a été reçu à chaque étage. Qui est-ce ? Avez-vous une idée ?

RÉPONSE. — Il n'y a pas de travaux dans la maison. Donc aucun entrepreneur n'a rendu visite aux locataires. Quant aux contrôleurs du gaz et de l'électricité, ils passent par l'escalier de service et ne pénètrent pas dans les salons. Peut-être s'agit-il de quelqu'un qui nous a affirmé se rendre chez un locataire, qui a été reçu par lui d'abord, puis, qui, à notre insu, a visité tous les étages.

Le renseignement est bien vague. Nanti de ces indications, j'ai interrogé successivement tous les locataires. Pas un seul n'a pu se souvenir avec la précision nécessaire des visites reçues depuis un mois. Il n'est pas commode de savoir dans ces conditions qui a pu dérober dans chaque appartement un objet de valeur.

J'ai fait le décompte pour l'immeuble en question. En attribuant aux objets détournés la valeur marchande qui leur est attribuée par les locataires, le malfaiteur aurait volé près de 300 000 francs. On voit que l'expédition a été assez rémunératrice, même en tenant compte du peu d'argent qui est donné par les receleurs quand on leur apporte des objets d'art.

Et c'est ici que l'affaire se complique. Ne parvenant pas à obtenir le plus petit éclaircissement, j'ai eu l'idée d'interroger à tout hasard le concierge de la maison voisine. A ma grande stupeur, il m'a appris que son immeuble avait été visité de la même manière par un mystérieux inconnu dont personne n'a conservé le souvenir.

Je me suis mis en campagne. J'étais parti sur un vol dont deux personnes se déclaraient victimes. Je découvre pour le moins dix vols, puis, un peu plus tard, onze autres. Enfin, je m'aperçois que tout le quartier a été visité de la même manière. Partout on n'a volé qu'un objet par appartement, ce qui me paraît le comble de l'habileté.

Et il est toujours impossible d'éveiller dans l'esprit de quelqu'un un seul souvenir qui me mettrait sur la piste. Les réponses des locataires se ressemblent toutes. En voici la preuve :

#### INTERROGATOIRE DE M. C. G...

QUESTION. — On vous a volé, je crois, un petit coffret en or ciselé qui se trouvait sur une table de votre salon. Ce coffret représentait une petite fortune. Vous ne précisez pas à peu près à quelle date il a disparu ?

RÉPONSE. — Non. J'ai tellement de bibelots chez moi ! Ma distraction est bien naturelle. Un jour, je me suis rendu compte que le coffret n'était plus là. Je l'ai cherché et il a bien fallu me rendre à l'évidence.

QUESTION. — Vous recevez beaucoup d'amis chez vous. Il n'est pas dans mes intentions de les soupçonner, mais il a dû venir chez vous quelqu'un que son importance même vous a contraint à recevoir ?

RÉPONSE. — C'est possible. Je ne peux rien certifier. En réfléchissant bien, j'ai dû voir mon homme d'affaires, mon médecin, mon tailleur, le contrôleur de l'impôt sur le revenu, l'architecte qui s'occupe de ma maison de campagne, puis... je ne me rappelle plus.

#### INTERROGATOIRE DE M. C. B...

RÉPONSE. — Je sais, je suis imparadonnable de ne pas avoir découvert le vol le jour même, surtout que je tenais beaucoup à ce petit vase en or massif. Songez, il avait été donné à mon arrière-grand-père par Napoléon. J'ai cru que ma femme l'avait déplacé... Quant à vous dire les noms de tous ceux qui ont défilé dans mon salon depuis un mois, j'en suis incapable. Je veux essayer cependant... le gérant de l'immeuble, un gendarme qui m'apportait un livret de mobilisation, mon fermier de Touraine, mes amis naturellement, mais cela ne vous intéresse pas...

Ah ! je me souviens : j'ai eu la grippe pendant quelques jours et mon avocat est venu m'entretenir de quelques affaires. A la même époque, il y a une quinzaine, un employé de mon agent de change qui m'apportait des précisions sur une spéculation que je désirais entreprendre... et cela m'amène à penser aussi, association d'idées, à la visite du contrôleur de l'impôt sur le revenu.

QUESTION. — Est-il indiscret de vous demander s'il s'agissait d'une contestation importante sur le chiffre de vos revenus ?

RÉPONSE. — Non, il fallait que je lui fournisse un renseignement administratif. En vue de l'établissement de la carte fiscale d'identité, il avait besoin d'indications qui ne figuraient pas sur mes différentes déclarations.

QUESTION. — Ces messieurs ne se dérangeant pas d'habitude, on leur rend visite aux bureaux du contrôleur.

RÉPONSE. — C'est possible. J'étais absent

(Suite page 15.)



Très aimée tout autour d'elle Mrs. Churchill faisait de longues randonnées dans les autos des jeunes amies de son voisinage.

**A**VANT de se retirer du barreau, où il avait tenu une place fort en vue pour devenir l'avocat-conseil des corporations, Wilfrid Churchill avait été pendant près de deux ans le conseiller juridique de la légation américaine à Hong-Kong.

L'âge seulement l'avait obligé à résilier ces fonctions, car le magistrat venait de dépasser sa soixante-dixième année, et sa fortune, relativement très élevée, lui permettait de prendre ses invalides, en acceptant ce poste de tout repos, à New-York.

C'est aux environs de cette ville, d'ailleurs, qu'il avait fait l'acquisition de la propriété de White Plains, où il habitait avec sa femme et de proches parents, le couple Reeves, qui n'était plus jeune non plus.

Le personnel, plutôt restreint, se complétait d'un jeune boy coréen, Chang-Fou-Lee qui, depuis huit années déjà, était chez le magistrat, spécialement affecté au service de ce dernier.

Mrs. Churchill était une femme de grand cœur, et, du temps qu'elle se trouvait auprès de son mari, à la légation de Hong-Kong, elle avait adopté le jeune Asiatique qu'un missionnaire protestant lui avait tout particulièrement recommandé.

Chang-Fou-Lee qui, au cours des multiples révolutions chinoises, en perdant son père et sa mère, s'était un jour trouvé complètement abandonné, avait été recueilli par une mission américaine où il reçut l'instruction qui lui faisait totalement défaut.

Wilfrid Churchill fit bien quelques objections à prendre ce jeune à demeure chez lui, mais finit par céder aux instances de sa femme et, quand tous deux retournèrent aux États-Unis, ils ramenèrent le Coréen avec eux. Jamais, au reste, il n'eurent à regretter leur bonne action.

A White Plains, Chang-Fou-Lee s'acquittait de sa tâche avec un louable zèle et méritait bien de ses vieux maîtres.

Le Coréen, depuis un an environ, avait manifesté un goût exceptionnel pour le cinéma dont les films, à l'écran, l'émerveillaient, et le magistrat n'avait point fait de difficulté pour le laisser prendre cette distraction à son jour de sortie.

Un pur hasard fit qu'un soir George Reeves, le parent des Churchill, se croisa avec leur boy dans une voie fort éloignée de la salle de cinéma où il avait coutume d'aller.

Il se dirigeait alors vers le quartier chinois que constituent Moll, Pell et Doyer-Street et qui n'est pas moins étrange et mystérieux que les quartiers chinois de San-Francisco et Los Angeles.

Cette nouvelle surprit assez Wilfrid Churchill, car le Coréen n'avait jusque-là laissé soupçonné qu'il fréquentait les fumeries d'opium ou les bouges où l'on se livre au jeu des trente-six bêtes.

Il résolut de le questionner à ce sujet et Chang, avec son énigmatique sourire d'Asiatique, assura que Mr. Reeves s'était certainement trompé, en croyant le reconnaître.

Et, à l'appui de son dire, il fit le récit détaillé du film qu'il avait vu ce même soir. La chose était indiscutable. Le magis-



La propriété du magistrat Wilfrid Churchill à White Plains, aux environs de New-York.

trat fut convaincu que son boy ne mentait pas et l'on ne reparla plus à White Plains de cet incident sans importance aucune.

Une quinzaine s'était écoulée depuis lors, quand Mr. Churchill fut appelé à faire un voyage en Floride.

Comme à l'habitude, le Coréen l'accompagnait.

A Miami où il s'était rendu, Wilfrid Churchill s'était soudainement trouvé souffrant, à l'hôtel où il était descendu. En quelques heures, le mal avait empiré et le magistrat expirait bientôt malgré tous les soins qu'on lui prodigua.

Dès qu'il fut décédé, son corps se décomposa avec une rapidité telle qu'on dut procéder à ses obsèques avant même l'arrivée de sa femme et de ses proches.

Mrs. Reeves dans son lit d'agonie à la clinique. (L.N.)

La mort d'ailleurs était toute naturelle : une apoplexie foudroyante causée par la chaleur torride qui avait ensuite amené une hâtive décomposition.

Chang reprit son service à White Plains, dès le retour de Mrs. Churchill et des Reeves.

Tout semblait avoir repris son cours normal, quand, un soir, George Reeves et sa femme se trouvèrent incommodés.

Ils souffraient de douleurs intestinales qui ne firent que s'aggraver au cours de la nuit, si bien qu'il fallut les transporter d'urgence dans un clinique où les médecins se prononcèrent pour un empoisonnement.

Mrs. Churchill qui, souffrante ce soir-là, n'avait point partagé le repas de ses parents, était indemne de tout malaise.

Sur certains soupçons que George Reeves avait au sujet du boy coréen, et dont il fit part aux médecins, ceux-ci décidèrent de prévenir la police.

Une enquête fut ouverte qui remit en lu-

Ci-contre : le boy coréen Chang-Fou-Lee, l'empoisonneur présumé de Mr. Churchill et du couple Reeves, est mis en état d'arrestation.



mière la mort étrange du magistrat à Miami. Chang-Fou-Lee, mis en état d'arrestation, se renferma dans le plus déconcertant mutisme.

L'exhumation des restes de Wilfrid Churchill, à laquelle on procéda à Miami démontra que sa mort était due à un poison inconnu, mais dont on relevait néanmoins certaines traces, le même poison sans doute qui avait affecté George et sa femme, toujours en traitement à la clinique.

La police demeure persuadée que Chang-Fou-Lee devait être affilié, dans le quartier Chinois, à quelqu'une de ces sociétés secrètes qui exercent un pouvoir occulte dont le but reste encore mystérieux et n'a obéi qu'à un ordre donné.

TOM TURNER.

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Un condamné à mort, à la veille de son exécution, a révélé au commissaire Maigret qu'un assassin fréquentait la guinguette à deux sous. Un ancien complice du condamné, Victor, qui connaît la vérité, refuse de parler. Pourtant, grâce à lui, Maigret parvient à savoir que l'homme assassiné par le mystérieux individu de la guinguette à deux sous était un brocanteur-usurier de la rue des Blancs-Manteaux, le père Ulrich. Au cours de son enquête, Maigret a été mêlé à de singuliers événements. Le chemisier Feinstein est mort atteint par une balle de revolver. Marcel Basso, amant de M<sup>me</sup> Feinstein, formellement accusé, est arrêté, puis s'évade. Peu après, M<sup>me</sup> Basso échappe à la surveillance de la police et rejoint sans doute son mari. C'est un singulier personnage, l'Anglais James, qui a enlevé M<sup>me</sup> Basso. James, qui est un incorrigible alcoolique, allègue comme excuse son amitié pour la famille Basso.

VIII (1).

### La maîtresse de James.

**L'**EXPERT comptable entra dans le bureau de Maigret en se frottant les mains et en esquissant des œillades.

— Ça y est !  
— Qu'est-ce qui y est ?  
— J'ai revu hâtivement la comptabilité de la chemiserie depuis sept ans. C'était facile. Feinstein n'y comprenait rien et faisait venir une ou deux fois par semaine un petit employé de banque pour tenir ses livres. Quelques truquages afin de diminuer les impôts. Un rapide coup d'œil et on connaît l'affaire à fond : une affaire qui ne serait pas plus mauvaise qu'une autre si les capitaux ne manquaient à la base. Les vendeurs payés le 4 ou le 10 du mois. Les traites renouvelées deux ou trois fois. Les soldes destinés à faire rentrer coûte que coûte de l'argent frais dans la caisse. Enfin, Ulrich !

Maigret ne broncha pas. Il savait qu'il valait mieux laisser parler le petit homme volubile qui se promenait de long en large dans la pièce.

— Toujours l'histoire classique ! C'est dans les livres d'il y a sept ans qu'on voit apparaître pour la première fois le nom d'Ulrich. Prêt de deux mille francs, un jour d'échéance. Remboursement une semaine plus tard. A l'échéance suivante, prêt de cinq mille francs. Vous comprenez ? Le chemisier a trouvé le moyen de se procurer de l'argent quand il en a besoin. Il en prend l'habitude. Des deux mille primitifs, on passe à dix-huit mille six mois plus tard. Et ces dix-huit mille sont remboursables à vingt-cinq mille... Le père Ulrich est gourmand... Je dois ajouter que Feinstein est honnête... Il rembourse toujours... Mais d'une façon un peu spéciale. Par exemple, il rembourse quinze mille francs le 15 et il en emprunte à nouveau dix-sept mille le 20... Il les rembourse le mois suivant pour en emprunter vingt-cinq mille aussitôt après... Au mois de mars, Feinstein doit trente-deux mille francs à Ulrich...

— Il les rembourse ?  
— Pardon ! Dès ce moment, on ne trouve plus trace d'Ulrich dans les livres...

Il y avait à cela une excellente raison : c'est que le vieux Juif de la rue des Blancs-Manteaux était mort ! Donc, ce décès avait rapporté à Feinstein la somme de trente-deux mille francs !

— Qui a remplacé Ulrich par la suite ?  
— Personne pendant un certain temps. Un an plus tard, Feinstein, à nouveau gêné, a demandé, du crédit à une petite banque

et l'a obtenu. Mais la banque s'est lassée.

— Basso ?  
— Je trouve son nom dans les derniers livres, non pour des prêts, mais pour des traites de complaisance.

— Et la situation à la date de la mort de Feinstein ?

— Ni meilleure, ni pire que d'habitude. Avec une vingtaine de billets, il s'en tirait... jusqu'à l'échéance suivante ! Il y a quelques milliers de commerçants, à Paris, qui sont exactement dans le même cas et qui, des années durant, courent après la somme qui leur manque toujours en évitant la faillite de justesse...

Maigret s'était levé, avait pris son chapeau.

— Je vous remercie, monsieur Fleuret.

— Est-ce que je dois pousser l'expertise plus à fond ?

— Pas pour le moment.

Tout allait bien. L'enquête avançait avec une régularité mécanique. Et, dès lors, par contraste, Maigret avait un air bourru, comme s'il se fût méfié de cette facilité même.

— Pas de nouvelles de Lucas ? alla-t-il demander au garçon de bureau.

— Il a téléphoné tout à l'heure. L'homme que vous savez s'est présenté à l'Armée du Salut et a demandé un lit. Depuis lors, il dort.

Il s'agissait de Victor, qui n'avait pas un sou en poche. Est-ce qu'il espérait toujours toucher trente mille francs en échange du nom de l'assassin du père Ulrich ?

Maigret suivit les quais à pied. En passant devant un bureau de poste, il hésita, finit par entrer, remplit une formule télégraphique.

Arriverai probablement jeudi, stop. Baisers à tous.

On était le lundi. Depuis le début des vacances, il n'avait pas encore pu rejoindre sa femme en Alsace. Il sortit en bourrant une pipe, eut l'air d'hésiter à nouveau, héla enfin un taxi à qui il jeta l'adresse du boulevard des Batignolles.

Il avait quelques centaines d'enquêtes à son actif. Il savait que presque toutes se font en deux temps, comportent deux phases différentes.

D'abord la prise de contact du policier avec une atmosphère nouvelle, avec des gens dont il n'avait jamais entendu parlé la veille, avec un petit monde qu'un drame vient d'agiter.

On entre là-dedans en étranger, en ennemi. On se heurte à des êtres hostiles, rusés ou hermétiques.

La période la plus passionnante, d'ailleurs aux yeux de Maigret. On renifle. On tâtonne. On n'a aucun point d'appui, souvent aucun point de départ.

On regarde des gens s'agiter et chacun peut être le coupable ou un complice.

Brusquement on saisit un bout de fil et voilà la seconde période qui commence. L'enquête est en train. L'engrenage est en mouvement. Chaque pas, chaque démarche apportent une révélation nouvelle et presque toujours le rythme s'accélère pour finir par une révélation brutale.

Le policier n'est plus seul à agir. Les événements travaillent pour lui, presque en dehors de lui. Il doit les suivre, sans se laisser dépasser.

Il en était ainsi depuis la découverte d'Ulrich. Le matin encore, Maigret n'avait aucune indication sur l'identité de la victime du canal Saint-Martin.

Maintenant, il savait que c'était un brocanteur doublé d'un usurier, à qui le chemisier devait de l'argent.

Il fallait suivre le fil. Un quart d'heure plus tard, le commissaire sonnait à la porte de l'appartement des Feinstein, au cinquième étage d'une maison du boulevard des Batignolles. Une servante, aux cheveux défaits, à l'air stupide, vint lui ouvrir, se demanda si elle devait l'introduire ou non. Mais, au même instant, au portemanteau de l'antichambre, Maigret apercevait le chapeau de James.

Était-ce le mouvement en avant qui se précipitait, ou, au contraire, y avait-il une dent cassée dans l'engrenage ?

■ ■ ■

— Madame est ici ?

Il profita de la timidité de la domestique, qui devait arriver tout droit de sa campagne, et il entra, se dirigea vers une porte derrière laquelle on entendait des bruits de voix, frappa, ouvrit aussitôt.

Il connaissait déjà l'appartement, pareil à la plupart des appartements de petits bourgeois du quartier. Dans un salon au divan étroit, aux fragiles fauteuils à pieds dorés, il aperçut tout d'abord James, debout devant la fenêtre, le regard perdu dans la contemplation de la rue.

M<sup>me</sup> Feinstein était habillée pour sortir, tout en noir, un petit chapeau de crêpe très coquet sur la tête.

Et elle paraissait extrêmement animée. Par contre, elle ne manifesta nulle contrariété à la vue de Maigret, tandis que

— J'ai revu hâtivement la comptabilité depuis sept ans.

James tournait vers celui-ci un visage ennuyé, un peu gêné aussi.

— Entrez, monsieur le commissaire... Vous n'êtes pas de trop... J'étais justement en train de dire à James qu'il est stupide...

— Ah !

Cela sentait la scène de ménage. James murmura sans conviction, sans espoir :

— Allons, Mado...

— Non ! Tais-toi !... Je parle en ce moment au commissaire...

Alors, résigné, l'Anglais regarda à nouveau la rue, où il ne devait apercevoir que les têtes des passants.

— Si vous étiez un policier ordinaire, monsieur le commissaire, je ne vous parlais pas comme je le fais... Mais vous avez

Au début, c'était James qui s'enfonçait dans le parc avec Mado.

été notre invité à Morsang... Et on voit bien que vous êtes un homme capable de comprendre...

Et elle une femme capable de parler des heures durant ! Capable

de prendre tout le monde à témoin ! Capable de réduire le plus bavard au silence !

Elle n'était ni belle, ni jolie. Mais elle était appétissante, surtout dans ses vêtements de deuil, qui au lieu de lui donner un aspect triste, la rendaient plus croustillante.

Une femme bien en chair, bien vivante, qui devait être une maîtresse tumultueuse. Le contraste était violent avec James et son visage ennuyé, son regard toujours un peu vague, sa silhouette flegmatique.

— Tout le monde sait que je suis la maîtresse de Basso, n'est-ce pas ?... Je n'en ai pas honte !... Je ne l'ai jamais caché... Et, à Morsang, il n'y a eu personne pour m'en faire le reproche... Si mon mari avait été un autre homme...

Elle reprenait à peine haleine.

— Quand on n'est pas capable de faire face à ses affaires !... Regardez le taudis où il me faisait vivre !... Et remarquez qu'il n'y était jamais !... Ou, quand il y était, le soir, après-dîner, c'était pour me parler de ses soucis d'argent, de la chemiserie, des employés, que sais-je ?... Eh bien ! je prétends, moi, que, quand on n'est pas de taille à rendre une femme heureuse, on n'a rien à lui reprocher ensuite...

« D'ailleurs, Marcel et moi devions nous marier un jour ou l'autre... Vous ne le saviez pas ?... Bien entendu, on ne le criait pas sur les toits... Ce qui l'arrêtait encore, c'était son fils... Il aurait divorcé... J'en aurais fait autant de mon côté et... »

« Vous avez vu M<sup>me</sup> Basso ?... Ce n'est pas la femme qu'il faut à un homme comme Marcel... »

Dans son coin, James soupirait et fixait maintenant le tapis à fleurs.

— Voulez-vous me dire quel est mon devoir ? Marcel est malheureux ! Il est poursuivi ! Il doit passer à l'étranger... Et ma place ne serait pas auprès de lui ?... Dites ?... Parlez franchement...

— Heu ! Heu !... se contenta de grommeler Maigret sans se compromettre.

— Vous voyez !... Tu vois, James !... Le commissaire est de mon avis... Tant pis pour le monde et le qu'en dira-t-on... Eh bien ! commissaire, James refuse de me dire où est Marcel... Or, il le sait, j'en suis sûre... Il n'ose même pas le nier...

Si Maigret n'avait déjà vu quelques femmes de ce calibre dans sa vie, il en eût sans doute été suffoqué. Mais l'inconscience ne l'étonnait plus.

Il y avait moins de deux semaines que Feinstein avait été tué, par Basso autant qu'on en pouvait juger.

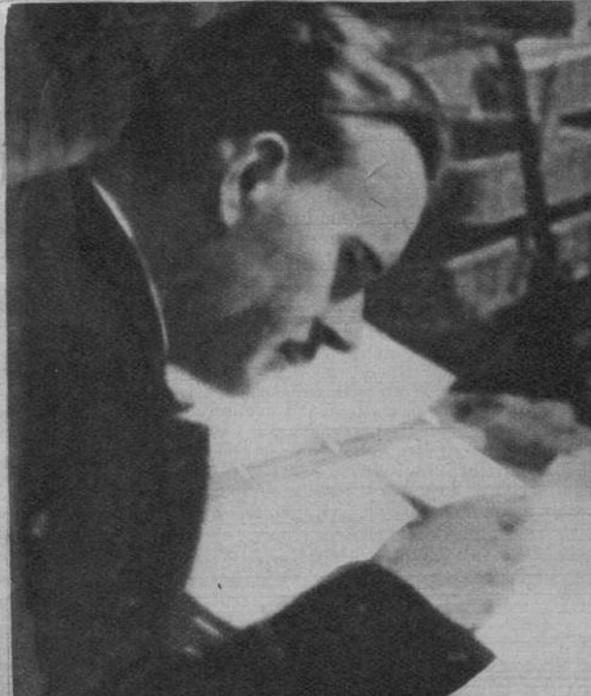
Et là, dans l'appartement morne où il y avait au mur le portrait du chemisier, et son fume-cigarette

dans un

# LA GUILLE



M<sup>me</sup> Feinstein n'était ni belle, ni jolie, mais appétissante dans ses vêtements de deuil.



# GUINGUETTE À DEUX SOUS

PAR  
**GEORGES  
SIMENON**

Le visage de James était d'une éloquence inouïe. Et pas seulement son visage ! Ses épaules ! Son attitude ! Son dos rond. Tout cela signifiait :  
« Quelle femme !... »  
Elle se tournait vers lui :  
— Tu vois que le commissaire...  
— Le commissaire n'a rien dit du tout.  
— Tiens ! tu me dégoûtes ! Tu n'es pas un homme ! Tu as peur de tout ! Si je disais pourquoi tu es venu ici aujourd'hui...  
L'événement était si inattendu que James redressa d'abord la tête, tout rouge. Et il avait rougi comme

petit, plus intime. Mado haussait les épaules avec l'air de dire :  
« Et, puis après, tant pis pour toi !... »  
— Pardon ! intervint alors le commissaire, dont les yeux riaient, en s'adressant à James. Il y a longtemps que vous vous tutoyez ?... Il me semblait qu'à Morsang...  
Et il avait peine à garder son sérieux, tant était grand le contraste entre le James qu'il connaissait et celui qu'il avait devant lui. Celui-ci avait l'air d'un écolier timide qu'on prend en faute.

Le ton de cette dernière phrase fut moins ferme, prouvant que James mentait consciencieusement.

Maigret s'était assis dans un petit fauteuil qui craquait sous lui.

— Vous êtes restés amants longtemps ?  
questionna-t-il d'un air bonhomme.

— Trop ! lança M<sup>me</sup> Feinstein.

— Pas longtemps... Quelques mois... soupira James.

— Et vous vous recon-

triez dans un meublé comme celui de l'avenue Niel ?

— Non ! James avait loué une garçonnière du côté de Passy !

— Vous alliez déjà chaque dimanche à Morsang !

— Oui...  
— Et Basso aussi ?

— Oui... La bande est la même depuis sept ou huit ans, à quelques exceptions près...  
— Et Basso savait que vous étiez amants ?

— Oui... Il n'était pas encore amoureux... Cela lui a pris il y a seulement un an...

Maigret, malgré lui, avait un air de jubilation intense. Il regardait le petit appartement autour de lui, avec tous ses bibelots inutiles et plus ou moins affreux. Il se souvenait du studio de James, plus prétentieux, plus moderne avec ses cloisons de contreplaqué paraissant faites pour des poupées.

Morsang enfin, le *Vieux-Garçon*, les canoës, les petits bateaux à voile et les tournées générales sur la terrasse ombragée, dans un décor d'une douceur irréaliste.

Depuis sept ou huit ans, tous les dimanches, les mêmes gens prenaient l'apéritif à la même heure, jouaient au bridge, l'après-midi, dansaient au son du phonographe.

Mais, au début, c'était James qui s'enfonçait dans le parc en compagnie de Mado. C'était lui sans doute que Feinstein regardait d'un air sarcastique, lui encore qui la retrouvait en semaine dans Paris.

Tout le monde le savait, fermait les yeux, aidait à l'occasion les amants.

Y compris Basso qui, un beau jour, tombait amoureux à son tour et prenait la suite !

Du coup, la situation, dans l'appartement, devenait beaucoup plus savoureuse, et l'attitude piteuse de James, et l'assurance de Mado !

C'est à celle-ci que Maigret s'adressa.

— Il y a combien de temps que vous n'êtes plus la maîtresse de James ?

— Attendez... Cinq... Non... A peu près six ans...

— Comment cela s'est-il terminé ?... Est-ce lui, est-ce vous qui... ?

James voulut parler, mais elle lui coupa la parole.

— Tous les deux... On s'est aperçu qu'on n'était pas faits l'un pour l'autre... Malgré ses airs, James a un caractère de petit bourgeois maniaque, peut-être encore plus bourgeois que mon mari...

— Et vous êtes restés bons amis ?

— Pourquoi pas ?... Ce n'est pas parce qu'on ne s'aime plus qu'il faut...

— Une question, James ! A cette époque vous est-il arrivé de prêter de l'argent à Feinstein ?

— Moi ?

Mais ce fut Mado qui répondit :

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?... Prêter de l'argent à mon mari ?... Pourquoi ?...

— Rien... Une idée qui m'est passée par la tête, comme ça... Pourtant, Basso en a prêté...

— Ce n'est pas la même chose !... Basso est riche !... Mon mari avait des embarras momentanés... Il parlait de partir en Amérique avec moi. Alors, pour éviter des complications, Basso a...

— Je comprends ! Mais, par exemple, votre mari aurait pu parler de partir en Amérique voilà six ans, quand...  
— Qu'est-ce que vous voulez insinuer ? Elle était prête à s'indigner. Et, à l'idée d'une scène de vertu outragée, Maigret préféra faire dévier l'entretien.

— Excusez-moi... Je pense à haute voix... Croyez surtout que je ne veux rien insinuer du tout... James et vous, étiez libres... C'est ce que me disait un ami de votre mari, Ulrich...

Les yeux mi-clos, il les observait tous les deux. M<sup>me</sup> Feinstein regarda Maigret avec étonnement.

— Un ami de mon mari ?

— Ou une relation d'affaires...  
— Plutôt cela, car je n'ai jamais entendu ce nom-là... Qu'est-ce qu'il vous disait ?...

— Rien... Nous parlions des hommes et des femmes en général...

Et James regardait le commissaire avec un certain étonnement, en homme qui flairait quelque chose, qui essaie de deviner où son interlocuteur veut en venir.

— N'empêche qu'il sait où est Marcel et

qu'il refuse de me le dire ! reprit M<sup>me</sup> Feinstein en se levant. Mais je le trouverai bien moi-même ! Et, d'ailleurs, je suis certaine qu'il va m'écrire pour me demander d'aller le rejoindre. Il ne peut pas vivre sans moi...

James risqua une œillade à l'adresse de Maigret, une œillade ironique, certes, mais surtout lugubre. On pouvait la traduire par :

« Vous imaginez s'il va lui écrire, pour qu'elle lui tombe à nouveau sur le dos !... Une femme comme elle !... »

Et elle l'interpellait :

— C'est ton dernier mot, James ? C'est là ta reconnaissance pour tout ce que j'ai fait pour toi ?...

— Vous avez fait beaucoup pour lui ? questionna Maigret.

— Mais... il a été mon premier amant !... Avant lui, je n'imaginai même pas que je pourrais tromper mon mari... Remarquez que, depuis lors, il a changé... Il ne buvait pas encore... Il se soignait... Il avait des cheveux...

Et l'aiguille de la balance continuait ainsi à osciller entre le tragique et le bouffon. Il fallait faire un effort pour se souvenir qu'Ulrich était mort, que quelqu'un l'avait porté jusqu'au canal Saint-Martin, que, six ans plus tard, derrière le hangar de la guinguette à deux sous, Feinstein avait été tué d'une balle et que Basso, avec toute sa famille, était en fuite, traqué par la police.

— Est-ce que vous croyez qu'il a pu gagner la frontière, commissaire ?

— Je ne sais pas... Je...

— Au besoin vous... vous l'y aideriez, n'est-ce pas ?... Vous avez été reçu chez lui aussi... Vous avez pu l'apprécier...

— Il faut que j'aille à mon bureau ! L'heure est déjà passée ! dit James, en cherchant son chapeau sur toutes les chaises.

— Je sors en même temps que vous... se hâta de prononcer Maigret.

Car il ne voulait surtout pas rester en tête à tête avec M<sup>me</sup> Feinstein.

— Vous êtes pressé ?  
— C'est-à-dire que j'ai à faire, oui... Mais je reviendrai...

— Vous verrez que Marcel saura vous marquer sa reconnaissance de ce que vous ferez pour lui...

Elle était fière de sa diplomatie. Elle voyait très bien Maigret conduisant Basso à la frontière et recevant avec gratitude quelques billets de mille francs en échange de sa complaisance.

D'ailleurs, quand il lui tendit la main, elle la serra longuement, d'une façon qui voulait être significative. Et, montrant James, elle murmura :

— On ne peut pas trop lui en vouloir... Depuis qu'il boit !...

■ ■ ■

Les deux hommes descendaient sans rien dire le boulevard des Batignolles. James, tout en marchant à grands pas, regardait par terre devant lui. Maigret fumait sa pipe à petites bouffées gourmandes et paraissait savourer le spectacle de la rue.

Au coin du boulevard Malesherbes seulement, le commissaire questionna comme sans y attacher d'importance :

— C'est vrai que Feinstein ne vous a jamais demandé de service d'argent ?

James haussa les épaules.

— Il savait bien que je n'en avais pas !  
— Vous étiez déjà à la banque de la place Vendôme ?

— Non ! J'étais traducteur dans une maison américaine d'huiles de pétrole, boulevard Haussmann. Je ne me faisais pas tout à fait mille francs par mois...

— Vous aviez une voiture ?  
— Je prenais le métro, oui !... Comme je le prends encore, d'ailleurs !...

— Vous aviez déjà votre appartement ?  
— Même pas. Nous étions en meublé, rue de Turenne...

Il était las. Il y avait comme du dégoût dans l'expression de son visage.

— On boit quelque chose ?  
Et, sans attendre de réponse, il entra au bar du coin, commanda deux fines à l'eau.

— Moi, ça m'est égal, vous comprenez ?... Mais ce n'est pas la peine d'embêter ma femme... Elle a déjà assez de soucis comme ça...

— Elle n'est pas bien portante ?  
Nouveau haussement d'épaules.

— Si vous croyez que sa vie est drôle !... A part le dimanche, à Morsang, où elle s'amuse un peu...

Et, sans transition, après avoir jeté une pièce de dix francs sur le comptoir :

— Vous venez ce soir à la *Taverne-Royale* ?

— C'est possible...  
Au moment de serrer la main de Maigret, il hésita, finit par murmurer en regardant ailleurs :

— Pour Basso... On n'a rien trouvé ?... Secret professionnel ! répliqua Maigret avec un sourire plein de bonhomie. Vous l'aimez bien ?

Mais James s'en allait déjà, maussade, sautait sur la plate-forme d'un autobus en marche dans la direction de la place Vendôme.

Maigret resta au moins cinq minutes immobile, à fumer, au bord du trottoir.

(A suivre.)

GEORGES SIMENON

Feinstein  
est ni belle,  
folle, mais  
pétillante  
ses vêtements  
de deuil.

un enfant. Le visage s'était empourpré d'un seul coup, les oreilles étaient devenues couleur de sang.

Il voulut dire quelque chose. Il en fut incapable. Il essaya de se ressaisir et il parvint enfin à émettre un petit rire pénible.

— Maintenant, autant le dire tout de suite...  
Maigret observa la femme. Elle était un peu gênée de la phrase qui lui avait échappé.

— Je n'ai pas voulu...  
— Non ! tu ne veux jamais rien... N'empêche que...

Le salon paraissait plus

Une femme bien en chair, bien vivante, qui devait être une maîtresse tumultueuse.

James, debout devant la fenêtre, était perdu dans la contemplation de la rue.

Chez lui, dans le studio où sa femme crochetait, James gardait une certaine allure, renfrogné dans son isolement.

Ici, il était prêt à bafouiller.

— Bah ! Vous avez déjà compris, n'est-ce pas ?... J'ai été l'amant de Mado, moi aussi.

— Heureusement que ça n'a pas duré ! ricana-t-elle.

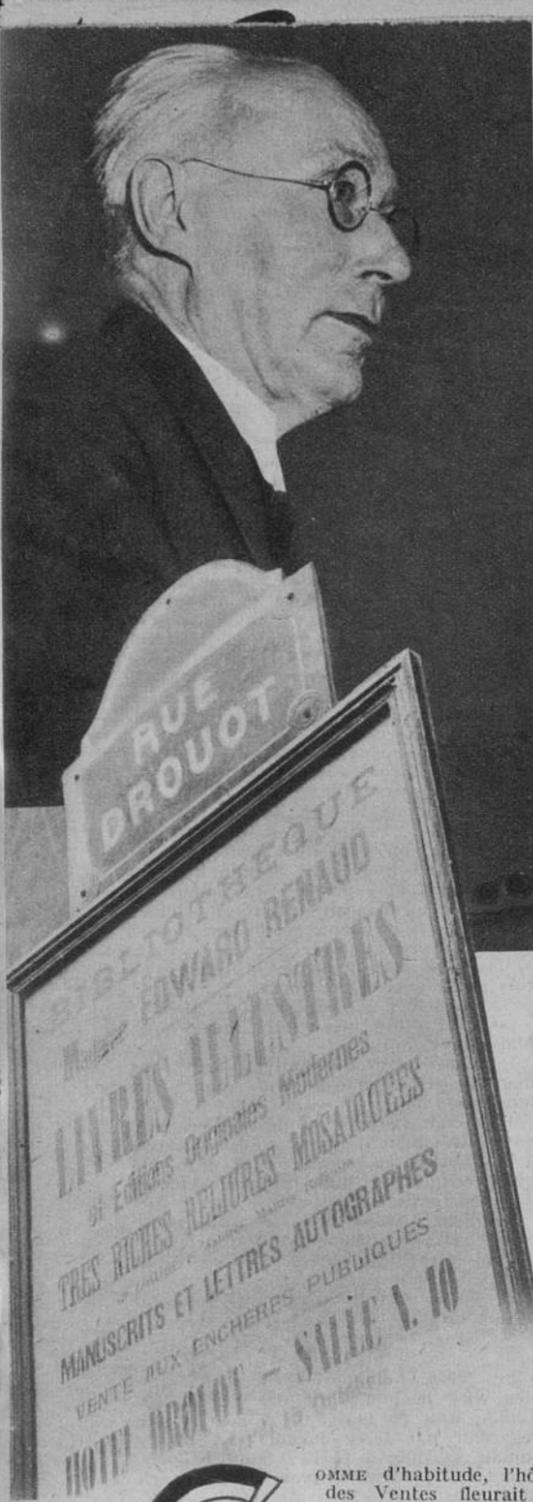
Et il fut troublé par cette riposte. Son regard chercha un secours en Maigret.

— C'est tout... Il y a assez longtemps... Ma femme ne se doute de rien...  
— Avec ça qu'elle te dit tout ce qu'elle pense !

— ... Comme je la connais, ce seraient des reproches pendant toute notre vie... Alors, je suis venu demander à Mado, au cas où elle serait questionnée, de ne pas dire...

— Et elle a promis ?  
— A condition que je lui donne l'adresse actuelle de Basso... Concevez-vous ça ?... Il est avec sa femme, son gosse... Sans doute a-t-il déjà franchi la frontière...

# LA "BANDE NOIRE"



Ci-dessus :  
L'homme au marteau.

Ci-contre : Autour de l'hôtel Drouot.  
Affichage d'une vente...

— 1 550.  
— 1 600.  
— A 1 600 vaut mieux.  
— Y a-t-il preneur à 175 francs ?  
— Adjudé... Votre nom, s'il vous plaît ?  
Ayant jeté un coup d'œil dans l'une des salles pleines à craquer, la personne qui m'accompagnait me dit soudain d'un air satisfait :  
— Voilà notre affaire... Nous ne sommes pas en retard.

Puis, se faufilant à grand renfort de coups d'épaule et d'excuses au travers du public entassé, il fraya notre chemin jusqu'au premier rang, c'est-à-dire juste devant le banc où des privilégiés avaient réussi à prendre place.

Ensuite, après avoir fouillé du regard l'amoncellement hétéroclite de chaises, de fauteuils, d'armoires et de glaces, il finit par murmurer :

— Bon, ça colle : la commode dont j'ai envie n'est pas encore vendue... Dites donc, si ça ne vous fait rien, vous jouerez à ma place le rôle d'acheteur. Ne vous en faites pas. Vous pourrez faire monter les enchères jusqu'au moment où je vous ferai comprendre qu'il est absolument nécessaire de vous arrêter.

— Compris.  
— En tout cas, ne vous inquiétez pas le moins du monde des gestes ou des paroles des gens placés autour de vous. Allez-y carrément comme si vous étiez seul dans cette salle.

Sans mot dire, ou plutôt sans placer la

*La fameuse Aurélia vient installer sa laidet, sa saleté et ses formes adipeuses tout auprès de la Parisienne inconnue et parfumée.*



Le moment émouvant : une œuvre d'art très cotée est mise aux enchères.

moins en retard, nous assistâmes à la vente de quelques bricoles sans valeur. Mais, soudain, lorsque le commissaire-priseur, désignant de son marteau d'ivoire la commode que des aides déplacèrent pour que tout le monde la vît, annonça et fit ressortir les particularités et les qualités du meuble, mon voisin me souffla :

— Allez, c'est le moment de faire montre de nos capacités.

— N° 233, une commode Louis XVI signée Rousselle, dessus marbre, poignées de bronze... On en demande 8 000 francs... Y a-t-il preneur à 2 500 francs ?

L'officier ministériel promena son regard sur la foule, un regard vif et perçant, prompt à déceler l'acquéreur éventuel, à l'animer par une sorte de magnétisme au cas où une hésitation le retiendrait encore. Et, aussitôt, le crieur — autrement dit l'aboiseur — de reprendre avec autorité :

— A 2 500...  
— 2 250.  
— 2 250 à droite.  
— 3 000.

Timidement, ce chiffre s'était échappé de ma bouche, et il me semble être subitement le point de mire de toute la salle. Oui, là, devant moi, aux « places assises », trois ou quatre visages s'étaient retournés et j'avais eu la très nette impression que plusieurs paires d'yeux s'étaient braqués un instant sur moi.

Mais, déjà, activement poussée, l'enchère atteignait 4 500. Aussi, me piquant soudain au jeu, j'y allai carrément lançant mes surenchères l'une après l'autre et toujours après qu'un personnage à mine douteuse, aux vêtements qui sentaient la friperie, ait ajouté quelques points de plus.

Une seconde fois, j'eus la sensation d'être l'objet de la curiosité de ceux qui étaient assis au premier rang et je ne fus pas sans remarquer un échange rapide de paroles entre quelques-uns de ces privilégiés dont l'un se retourna à demi dans ma direction.

Et c'est alors qu'au même instant, l'homme debout à mes côtés et contre lequel je guerroyais pacifiquement sans doute, mais avec un peu de fièvre, car le jeu finit par devenir passionnant, me murmura entre ses dents :

— Cinq cents francs si vous lâchez.  
Dans la poche de son pardessus élimé, il avait plongé la main gauche et il froissait un billet dont le craquement caractéristique me parvenait très nettement.

J'étais suffoqué et probablement rouge jusqu'aux oreilles, lorsque la voix péremptoire de la personne qui m'accompagnait et pour le compte de laquelle je poussais les enchères me parvint :

— Continuez, voyons !  
Je n'avais qu'à obéir.  
— 6 750.

— 6 800, répond mon voisin.  
Ce sera ma dernière enchère, car un coup de coude de mon guide me fait comprendre que, maintenant, il faut me taire.

— Et filons à présent, ordonna-t-il.  
Je cherchai à me dégager, et, je ne sais

pas trop, mais ce fut une impression, il me semble que le personnage qui, tout à l'heure, était disposé à payer 500 francs mon silence, esquissa, en guise d'adieu certainement, le geste de me flanquer un coup de pied dans les jambes.

Enfin, au premier rang, parmi ceux que je m'obstinais à considérer comme des privilégiés parce qu'ils étaient assis, je bénéficiai, à ne pas m'y tromper, de sales coups d'œil.

C'était à n'y rien comprendre...

Mais, enfin, nous étions parvenus à nous libérer de l'agglutinement humain. Derrière nous, on annonçait la pièce 234 :

— Une garniture de cheminée...

— Alors, mon cher, vous voulez connaître la fameuse « Bande Noire » de la salle des Ventes... Vous êtes satisfait ?

— ???...

— Eh bien ! quoi ? Vous venez de faire connaissance avec quelques-uns de ses représentants, et ça n'a pas l'air de vous emballer ?

— C'est un de ces derniers qui m'a offert 500 francs ? Ce sont de ses membres qui m'ont regardé sans aménité ?

— Naturellement. Et vous pouvez dire que, dès ce premier contact, la « Bande Noire » ne vous porte pas dans son cœur... Si toutefois elle en possède un en collectivité.

**UNE VÉRITABLE** Bon début, par conséquent.

**MAFFIA** Le personnage auquel je m'étais confié pour connaître les exploits et l'activité de la bande dont le terrain d'action est la Salle des Ventes de la rue Drouot, s'il était un véritable connaisseur et amateur d'art était aussi un érudit.

Il n'ignorait rien de ce qui touchait à l'histoire de cet hôtel où échouent, avant leur dispersion, tant de beautés comme aussi tant de laidetés.

Aussi il tint à me citer ce passage d'un écrivain qui, il y a une cinquantaine d'années, dénonçait déjà les méfaits de la célèbre association :

*Mais les corbeaux (il faisait allusion aux procéduriers) ne sont pas les seuls à guetter la proie toujours nouvelle que prépare le malheur. D'autres s'avancent derrière eux pour achever l'œuvre commencée ou, du moins, en profiter ; c'est la bande des marchands-brocanteurs, pêcheurs d'épaves, toujours à l'affût des naufrages dans l'océan parisien...*

Mon cicérone tient encore à m'indiquer cette citation empruntée à Edmond Tixier :  
*Par des signes convenus à l'avance, les marchands de la Bande Noire s'entendent sur l'opportunité des enchères et poussent ou laissent tomber un objet selon le mot d'ordre de leurs généraux.*

— Il y a donc longtemps que la sinistre bande existe et fait parler d'elle.

— Et ses membres sont nombreux ?

— Autant dire qu'ils pullulent. Mettez-vous bien dans la tête que, dans la plupart des cas, les deux ou trois premiers rangs qui entourent l'aire de vente sont composés



*La fameuse Aurélia vient installer sa laidet, sa saleté et ses formes adipeuses tout auprès de la Parisienne inconnue et parfumée.*

# ET SES PROIÈS

de gens affiliés à l'association. Il y a une raison à cela : ainsi groupés, ils forment un véritable « mur » — l'expression leur appartient — derrière lequel on ne peut rien voir ou ne voir que difficilement. Cela constitue déjà un sérieux handicap pour le simple particulier qui, désirant acheter, souhaite examiner d'assez près l'objet qu'il convoite.

« En outre, vous n'avez pas été sans remarquer les gens assis sur le banc, au

« Il y a un département spécialisé dans l'achat des bijoux. Il existe ceux des poêles, ceux de l'ameublement, des tissus, des tableaux, de la brocante, des pianos... »

« En définitive, il y a autant de sections qu'il existe d'objets à vendre.

« L'une des plus curieuses, à mon avis, de ces sections, est celle qui a trait aux autos. Il faut voir ça... Ça en vaut la peine. »

une jeune voix féminine s'éleva quelque part dans l'assistance :

— Pourrai-je voir ?

Il y eut dans le camp de la Bande Noire une certaine houle, une houle silencieuse, toute en profondeur, provoquée seulement par des têtes qui se penchent, qui se tournent.

Sur les figures jusqu'alors indifférentes se peignit la surprise, puis une sorte de mécontentement.

De main en main, mais avec une vistible mauvaise grâce, l'aiguïère franchit le « mur ».

Il n'y eut que deux ou trois membres de la bande pour regarder où l'objet d'argent allait atterrir : entre les doigts d'une femme d'une réelle élégance que soulignait une parfaite beauté.

Et l'aiguïère revint en même temps que le commissaire-priseur répétait :

— On en demande 300 francs.

— 350...

C'était bien la même voix que celle qui, tout à l'heure, avait exprimé le désir de voir de plus près la pièce mise en vente.

Et ceci provoqua d'erechef parmi les représentants de la Bande Noire un étonnement complet auquel vinrent s'ajouter certains signes d'impatience.

Les mâchoires se desserrèrent et les langues se délièrent alors pour articuler et prononcer ces deux mots qui filèrent rapidement le long du banc, ainsi que parmi les deux rangées séparant le public « ordinaire » d'avec l'aire de vente.

— Est connue ?

Par retour, deux autres mots revinrent :

— Pas connue.

Pendant ce temps, par une joute courtoise et gracieuse entre le commissaire-priseur, moins nonchalant devant cette jolie femme, et celle-ci, on en était parvenu à 425 francs.

Et il convenait de remarquer que les enchères allaient bon train du côté de l'inconnue qui, vraisemblablement, devait absolument tenir à faire l'acquisition de l'objet à l'encan.

De l'autre côté de la barricade, ou, pour mieux dire, sur la barricade même, l'inquiétude régnait maintenant visiblement.

On tenait à l'aiguïère et, au début de la vente le mot d'ordre avait couru : 600 francs. C'était le maximum que la bande avait décidé d'atteindre pour s'emparer — c'est le mot qui convient — de la pièce. Il ne fallait à aucun prix qu'il fût dépassé.

Or, voilà qu'il menaçait de l'être, et à belle allure encore...

Maintenant l'énerverement va croissant et le mécontentement, lui aussi, ne fait qu'augmenter.

Comble d'impudence, la jeune femme s'est frayé un chemin, et la voici bientôt juste derrière nous, au milieu même de cette bande que tracasse au plus haut degré sa façon d'agir.

— 475.

Holà ! Le temps presse.

— Aurélia ?

— Oui, faisons donner Aurélia...

L'acquiescement ne s'est pas fait attendre : la discipline fait, elle aussi, la force de la Bande Noire. Et le prénom file et parvient jusqu'à une matrone aux cheveux en broussaille et pelliculeux, à la face luisante, aux vêtements quasi innommables tant ils sont crasseux, dépenaillés, malodorants.

Dans le « mur », un chemin s'est ouvert, aussitôt refermé, pour la fameuse Aurélia qui vient installer sa laideur, sa saleté et ses formes adipeuses tout auprès de la Parisienne inconnue et parfumée, qui, de sa voix charmante qui sans doute enchante le commissaire-priseur, poursuit sa petite litanie :

— 500.

— 505...

— Madame, siouplaît ?

La belle inconnue a, manifestement, été surprise. Mais aussitôt elle se reprend, car autre chose l'intéresse davantage :

— 510...

— Et, madame, siouplaît ?

Aurélia laisse passer son appel entre ses chicots infects.



Les collectionneurs du monde entier accourent pour les ventes sensationnelles...

premier rang, devant la table au tapis vert ?

« Vous avez certainement remarqué aussi qu'entre eux ils échangeaient des paroles à voix basse ? Eh bien ! c'est alors qu'ils fixent le prix que, selon eux, devra atteindre, pour qu'il leur profite, l'objet qu'ils désirent et qu'ils veulent acquérir »

« Quelqu'un, comme vous tout à l'heure, cherche-t-il à faire monter plus haut, beaucoup plus haut que la bande ne l'a fixé, l'enchère ; alors, à leur tour les membres de la Bande Noire manœuvreront de telle sorte que le prix dépasse considérablement l'estimation légale. Puis, brusquement, ils lâcheront pied au moment où ils décèleront — car ils ne manquent pas de psychologie — que le particulier faiblit et se lasse de ses surenchères.

« Naturellement, ce pauvre innocent, ce malheureux ignorant aura ainsi sur les bras un bibelot, un tableau ou un meuble qu'il désire peut-être, mais qu'il aura payé au triple de sa valeur.

« Ce sera une vengeance de la Bande Noire.

« Dites-vous bien que son but est de créer une obstruction systématique afin de s'approprier ce qui lui plaît et qu'elle revendrait également le prix qu'il lui plaira.

Me souvenant de la manœuvre qu'il m'avait fait effectuer tout à l'heure, je la rappelai à mon interlocuteur.

— Vieux routier de l'hôtel des Ventes, j'ai agi, répondit-il, de façon que ce soit eux qui écopent. Je les ai lâchés sur une enchère très élevée alors qu'ils croyaient, au train où vous y alliez précédemment que vous continueriez ainsi encore un bout de temps. Malheureusement pour eux, vous avez, sur mon conseil, brisé net.

— D'où leurs coups d'yeux furibonds.

— Dame ! ils avaient compris qu'ils avaient eu affaire à un « guerrier » comme ils disent. Ils ont essayé de vous acheter, et, n'y ayant pas réussi, ils ont tenté de vous rouler... Vous connaissez la suite.

## UNE BANDE PARFAITEMENT ORGANISÉE

Tout en parcourant le hall nous devinions et c'est ainsi, qu'à chaque instant, j'apprenais un détail nouveau sur l'organisation de cette association.

— Si la Bande Noire est un ensemble redoutable bien homogène, régi par des lois évidemment très spéciales, elle est aussi divisée en sections, en départements, pour employer une expression d'outre-Atlantique.

## AU SEIN DES OPÉRATIONS

A force de fréquenter la salle des Ventes, si mon guide s'était fait quelques ennemis parmi les membres de la Bande Noire, — section de tableaux — il s'était également créé de nombreuses relations.

Il n'osait pas dire : quelques amis, mais, cependant, j'ai tout lieu de croire que certains de ces messieurs appartenant au monde des marchands-brocanteurs, étaient en excellents termes avec lui.

Lorsqu'il pénétra dans la salle à la porte de laquelle une affiche annonçait que l'on procédait à la vente des objets « provenant de la succession de Mme B... », il n'eut, en effet, qu'un léger signe de tête à faire pour que, sur le banc, le fameux banc des privilégiés, on se serrât un peu plus pour me faire une toute petite place.

Ainsi j'étais dans le « mur ». Mes voisins appartenaient à l'espèce de ces gens comme on en découvre dans ces boutiques obscures et crasseuses, véritables capharnaüms de défroques, de meubles, d'ustensiles, de livres, et qui sont les tombeaux anonymes de la misère et des fausses richesses.

Ils avaient tous cet air éteint, fatigué, qui leur confère leur métier sans joie de pêcheurs et de revendeurs d'épaves. D'eux, s'exhalait une odeur de vieille cigarette, de linge malpropre et de graillon.

Une bande, doublement peu reluisante...

On allait vendre une aiguïère en argent et, bonimenteur plein de tact, mais désabusé, le commissaire-priseur en détaillait les charmes, la grâce, le poids, le titre et la valeur.

Les brocanteurs n'y touchèrent pas. Ils se contentèrent de lever vers elle des yeux morts lorsque le garçon la fit voir.

— 600...

Le chiffre courut dans un souffle, chacun, le long du banc, le repassant à son voisin, dans un léger sifflement et sans commentaire.

— On en demande 300 francs, annonça le commissaire-priseur d'un ton de plus en plus désabusé.

Faisant écho à sa voix morne,

Ce marbre mis en vente fait envie à ce monsieur de bon aloi.





On amène à l'hôtel des affaires à vendre.

L'insistance commence à énerver la coquette, et sa voix est déjà changée qui lance :

— 520 !

— Dites donc, madame, siouplait ?

Et l'abominable, c'est que cette immonde maflue d'Aurélia dégage une odeur amoncelée par dix ans peut-être de tout manque d'hygiène.

D'un côté, on sort d'un sac parfumé, une fine baptiste odorante. De l'autre, aussitôt, on extrait d'une poche un de ces chiffons sans nom qu'on voudrait faire passer pour un mouchoir. Sans vergogne, Aurélia crache là dedans...

Puis, constatant que le dégoût se manifeste, elle se presse et se frotte littéralement contre celle qui annonce maintenant :

— 530 francs !

Comble du toupet, Aurélia n'hésite pas à poser sa main sale — oh ! les ongles, quel deuil ! — sur l'astrakan douillet du manteau de bonne coupe.

Il faut à tout prix qu'elle attire l'attention afin de la détourner de la vacation. Il est nécessaire — c'est la règle — qu'elle engage la conversation avec la proie, ou l'ennemie, qui lui a été désignée.

— Allons donc, la p'tite dame, faudrait tout d' même voir...

Ah ! cette fois, c'en est assez : elle lui souffle son haleine empuantie au visage !

Excédée par tant d'insistance, par cet affreux et repoussant voisinage, l'inconnue, celle qui semblait apporter tant d'intérêt à l'acquisition de l'aiguillère d'argent, préfère abandonner la lutte plutôt que de demeurer un instant de plus auprès d'un monstre tel qu'Aurélia.

Alors la bande peut respirer tout à son aise.

Une fois encore, le truc d'Aurélia a donc réussi. Elle est parvenue à écarter jusqu'à la faire fuir celle qui, inconsciemment, avait eu le malheur de vouloir entraver les opérations de la bande toute-puissante et malfaisante.

Et, cette fois, l'enchère repart :

— 540 !

Mais elle repart de la partie « réservée », du bloc qui s'arroge le droit d'acquiescer ce qu'il lui plaît, au prix convenu.

— Adjudé à 540 à M. T...

Diabole, il allait être temps. A soixante points du chiffre maximum fixé par la bande des écumeurs.

Enfin, Aurélia aura droit à une petite récompense.

**LES FEMMES AU SERVICE DE LA BANDE** Le « truc » d'Aurélia est, paraît-il, classique. Mais il ne faut pas croire d'après cela que seuls les laiderons et les repousseurs trouvent un emploi au service de la Bande Noire.

A une jolie femme, on peut dépêcher un joli garçon.

Sa méthode n'aura rien de commun avec celle pratiquée par Aurélia, mais le résultat sera identique, même au cas où, consentante, la « victime » viendrait à succomber aux attaques du don Juan de la bande.

Eh dame ! ça arrive qu'une femme accepte de quitter la salle des ventes et ses enchères pour prendre une consommation dans un café voisin. Et qui sait si elle n'acceptera pas de suivre un tout petit peu plus loin — il y a des hôtels discrets dans le voisinage — le séducteur professionnel de la Bande Noire ?

— C'est qu'on sait leur « causer » aux femmes.

— Et non seulement leur conter fleurette.

— Dites donc, quand on a sous la main une petite môme bien gironde et qui répond à nos appels, faudrait être le dernier des derniers pour pas pousser « ça ». C'est pas votre avis ?

C'était parfaitement le mien, et celui de Joseph qui, je vous l'assure, n'avait rien de commun avec celui de l'Histoire Sainte. A un homme on peut également dépêcher une jolie fille aguichante, prometteuse, et surtout de vertu peu farouche.

Et c'est pourquoi la Bande possède à son service quelques hétaires sinon de très grande classe, tout au moins d'une qualité fort appréciable en ces temps de vulgarité.

Il a été dit et écrit que la salle des Ventes était un lieu où fréquentaient volontiers quelques-unes de ces dames aux mœurs faciles, capables de procurer à la faveur de la foule toujours dense et moyennant une somme qu'on assure modique, l'une de ces rapides et discrètes satisfactions pour lesquelles il n'est pas besoin de prendre une chambre.

On a prétendu également que, toujours à la faveur de l'affluence, certains représentants du sexe qualifié de fort, venaient à l'hôtel de la rue Drouot pour se rendre compte de la fermeté de certaines croupes appétissantes ainsi que de celle de gorges d'apparence provocante.

Et, si l'hommage n'est pas mal accueilli, alors ils n'hésitent pas à s'enhardir...

Peut-être alors s'entendent-ils murmurer l'une des mille invites :

— Tu viens, mon loup ?

— Tu m'emmènes, mon chéri ?

Mais voyons ces dames au service de la Bande Noire.

Ce marbre mis en vente fait envie à ce monsieur de bon aloi ?

Alors montent les enchères.

— Dans le hall d'entrée, il serait admirable...

Et en vérité, la statue est parfaite.

— 2 080 !

Quelle jolie femme le posa ? Les seins sont ravissants ! Le buste est captivant... Ah ! c'est un corps délicieux.

Comme par hasard, une jambe nerveuse, râblée, s'est collée à ce moment contre la jambe de l'admirateur des formes marmoréennes. Il n'en a pas moins lancé :

— 3 000 !

Mais, aussitôt, il a regardé près de lui la jeune femme sa voisine, toute attentive elle aussi, aux enchères.

« Celle-ci non plus ne doit pas être mal faite », pense l'admirateur des statues et des formes vivantes.

— 3 100 !

La jambe est de plus en plus collée contre la sienne et c'est diablement agréable. Et puis, avec ces jupes ouvertes sur le côté, la presque totalité d'une cuisse est vite entrevue. Et contemplée, parce que celle-ci en vaut la peine.

Si elle se penche — et elle s'incline, la mâtine, — son corsage bâille tant qu'il peut.

— 3 200.

Et, ma foi, lorsqu'on a des seins comme les siens, évidemment, ce serait un péché que de les cacher.

— Elle va encore beaucoup monter la statue ?

— Oh, madame..., mademoiselle, un

## On accuse, on plaide, on juge...

### LES ROBES D'ARLETTE SIMON

Une grande maison de modes de l'avenue des

Champs-Élysées... le traditionnel cadre parisien trop neuf, trop moderne avec, dans les larges fenêtres, le décor des arbres et des « buildings » voisins... Sur les chaises et les canapés, les robes se pâment comme les femmes de Barbe-Bleue.

Vêtues uniformément de noir, mais coiffées d'or, d'ébène ou de cuivre, de belles filles flexibles, sinueuses, vont et viennent : vendeuses et mannequins s'agitent...

— Mademoiselle Liliane, voulez-vous passer « Extase ».

— Mademoiselle Rosemary, essayez « Femme fidèle ».

Devant les clientes assises sagement, pleines de gravité, les mannequins sortent du « cagibi » pour montrer les dernières créations.

— Voici « Prenez-moi » que nous venons de terminer pour Yvonne Printemps.

— Voici « Amour d'un soir » que Marie Dubas nous a commandé.

Tout à coup, vendeuses et mannequins s'immobilisent : une jolie femme, chevelure auburn, grands yeux sombres, élégance parfaite, vient de s'arrêter sur le seuil du salon.

La « première » se précipite :

— Vos robes sont prêtes, madame. Voulez-vous passer dans un petit salon ?

Charmante de grâce, de désinvolture, d'aisance, la cliente se dirige vers une pièce voisine, tandis que la « première » chuchote :

— C'est Arlette Simon !

— Non ?

— Si... M<sup>me</sup> Stavisky elle-même.

Et, oubliant une seconde, robes, dentelles et fleurs, les clientes tentent de voir de plus près cette fameuse Arlette Simon que certaines ont aperçue aux Assises, cette Circé pour qui Stavisky déploya tant d'audace, capta tant de millions avant de se suicider, un matin, dans les neiges, près de Chamonix.

Un cri... cri de femme qui s'évanouit...

— M<sup>me</sup> Arlette Simon se trouve mal ! Vite, vite, un vulnéraire, des sels !

On court de tous côtés, les vendeuses s'affolent, les mannequins ont perdu leur grâce nonchalante et les commentaires vont leur train :

— C'est la chaleur !

— Que non ! elle est très faible depuis ces longs mois passés à la Petite Roquette !

— Pauvre femme !

Bien sûr, elle a connu la vie fastueuse, les richesses ; elle a eu des diamants, des perles ; mais, après, quel calvaire ! Seule dans la vie avec deux petits enfants !

Mais Arlette Simon a repris ses sens, elle a doucement ouvert les yeux, jeté autour d'elle un regard étonné, puis, péniblement, s'est levée.

— Merci, mesdames, merci, je vais mieux ; j'essaierai mes robes une autre fois, je suis trop fatiguée ce soir !

Après son départ, la « première » s'exclame :

— Où est donc « Prenez-moi » ?

tel chef-d'œuvre... 3 300... Un tel chef-d'œuvre !

Comment s'y est-elle prise, on ne peut le savoir, mais maintenant la voilà qui se frôle. Et son regard !

Et, subitement, les enchères de l'amateur sont plus molles.

C'est alors qu'on pense du côté de la bande :

— Allons, ça colle : Fernande fait du bon travail.

A ce moment, l'amateur murmure :

— Mais les seuls chefs-d'œuvre ne sont pas dans le marbre ni la pierre.

Elle a feint de rougir, puis elle a dit :

— C'est fou ce qu'on a chaud ici !

En effet, sa main est moite.

Son bras aussi...

Quant aux aisselles !

Ah ! et avec quelle facilité on peut apprécier le galbe des seins. Des seins qui tiennent dans la main d'un honnête homme. C'est tout dire.

Le commissaire-priseur qui, tout à l'heure, provoquait les enchères de l'amateur, y a renoncé.

Il a surgi, toujours au premier rang, deux ou trois autres amateurs d'art. Des vrais, ceux-là... Enfin admettons-le. En tout cas les seuls qui aient le droit d'acheter.

Vous les connaissez déjà...

— Adjudé.

Fernande aussi s'adjudge en ce moment. Elle a réussi à entraîner sa « conquête », et, devant l'amateur d'art, n'ayant plus pour tout costume qu'une chemisette transparente maintenant tombée sur les hanches, elle demande :

— Allons donne 50 francs de plus. Et pour le décider ?

— Cette statue-là — elle se désigne — au moins c'est du vrai.

Pendant ce temps, la Bande Noire travaille tout à son aise, puisque Fernande « s'occupe » du généreux.

(A suivre.)

PIERRE CANAT.

« Prenez-moi » est une jolie toilette garnie de renard argenté... « Prenez-moi » reste introuvable.

— Elle était dans le petit salon quand M<sup>me</sup> Arlette Simon a été souffrante, elle devait l'essayer pour son prochain film !

Voyons, voyons ! « Prenez-moi », le costume bien nommé a-t-il, par son nom — et son renard — tenté les mains expertes d'Arlette Simon ?

Le couturier fait une enquête discrète, car il ne revoit plus la veuve de Stavisky et apprend que sa cliente n'est pas Arlette Simon, mais une certaine Marie Charbonnier, arrêtée un jour chez un couturier à l'instant où, feignant un évanouissement, elle a été surprise glissant un renard bleu sous son ample cape de loutre.

— J'ai pris le nom d'Arlette Simon, expliquait-elle, l'autre jour, aux juges de la quatorzième Chambre correctionnelle où elle était poursuivie pour vols divers, parce qu'il est en vedette (sic).

— En vedette ? répéta le président.

— Oui, M<sup>me</sup> Stavisky à qui je ressemble quelque peu a été ces temps derniers la femme à la mode (resic), j'ai pensé que son nom ferait bien chez les couturiers !

Cette explication n'a pas semblé suffisante au tribunal qui a ordonné un supplément d'enquête sur les agissements de la fausse Arlette Simon.

### LA FOURCHE APRÈS L'AMOUR

Abel, valet de ferme dans la banlieue parisienne, aimait

d'amour tendre Marguerite, servante dans la même ferme : tous deux avaient largement dépassé la cinquantaine, ce qui d'ailleurs ne refroidissait pas leur ardeur, car Abel, chaque jour, criait sa passion à Marguerite, laquelle redisait les mêmes mots, ou à peu près, à... un jeune valet du voisinage.

Marguerite, quoique quinquagénaire, ou peut-être à cause de cela, montrait un goût prononcé pour les fruits verts.

La chair tendre semblait l'attirer comme une friandise et, pour l'instant, baiser par baiser, elle apprenait l'amour à son petit amant, au grand mécontentement d'Abel qui cria vengeance.

Un jour, un beau jour d'été, il aperçut les nouveaux amoureux se dissimulant derrière les meules de paille ; leur conversation devait être tendre, car ils n'entendirent pas le rival trompé qui s'en fut en courant à la ferme prendre sa fourche.

Quand il revint, Marguerite et son jeune ami, toujours couchés dans la prairie, près d'un ruisseau semblable à un morceau de platine serti dans la verdure, échangeaient des paroles passionnées dans ce cadre idyllique.

— Bandits ! cria Abel brandissant sa fourche, vous allez mourir !

Et il se jeta, dents en avant — celles de la fourche, bien entendu — sur le couple ; le gamin, plus lesté que le vieil amant, se redressa d'un bond d'acrobate et prit la fuite, abandonnant sa belle à la jalousie vengeresse.

Grièvement blessée, la pauvre femme se croyait déjà morte, lorsque Pandore apparut derrière la meule : c'était le jeune valet qui, pensant avec juste raison qu'il se devait de secourir Marguerite, était allé quérir l'autorité ; et Abel fut emmené à la gendarmerie, sa fourche sur l'épaule et la haine dans le cœur.

Insensible à la passion, le tribunal de Meaux condamna le jaloux à deux ans de prison, jugement dont il fit appel et, l'autre jour, il se présentait assisté de M<sup>e</sup> Georgie-Myers devant la Cour de Paris.

— Je l'aimais, cria-t-il, tel le romantique Antony, elle me trompait, j'ai voulu me venger !

La Cour, tout en pensant que le meurtre n'est pas en matière d'amour la solution idéale, fut indulgente au pauvre Abel, puisqu'elle abaissa sa peine à un an.

Satisfait, Abel, désignant tour à tour Marguerite et son défenseur, M<sup>e</sup> Georgie-Myers s'écria, toujours emphatique et plein de fougue :

— Une femme m'avait perdu... Une femme m'a sauvé !

Espérons qu'à l'avenir il saura que l'amour ne s'accompagne pas fatalement, tel Cupidon de son carquois, d'une fourche.

SYLVIA RISSER.

### PROCHAINEMENT

Une grande enquête :

La Banlieue

mal défendue

# Lætitia, femme détective

(Voir, page 5, le récit de l'assassinat.)



LÆTITIA TOUREAUX, une blonde jeune femme rieuse, perdue dans l'immense foule parisienne.

A la voir passer dans ses élégants vêtements de deuil, à contempler comme l'autre jour son visage ombré par les grands bords de son chapeau blanc, plus d'un homme

a murmuré en lui-même :

— Tiens ! La jolie fille !...

Le sort de cette jolie personne était d'acquiescer à un bien tragique gloire posthume.

Mais qui était réellement cette femme ? Quelles étaient ses pensées, ses occupations secrètes, ses raisons de vivre ? Personne ne le sait réellement, et pourquoi donc ceux qui seraient le mieux renseignés se taisent-ils obstinément ?

Lætitia vivait avec un secret. Elle est morte emportant ce secret dans la tombe. Elle est morte à cause de ce secret !

Suivons-la donc, autant qu'il nous est permis, dans le temps.

Elle naît dans une famille laborieuse, voici quelque trente ans, là-bas en Italie, au cœur de la vallée d'Aoste.

Son village natal est habité par de rudes paysans, ces paysans rudes à la tâche et sans grands besoins, qui font la réputation des habitants du Nord de l'Italie.

Le père est paysan comme les autres, la mère, aujourd'hui une vieille femme rompue par le chagrin, avait au total quatre gosses à torcher et souffrait de la misère de sa situation.

Et Lætitia, sa sœur et ses deux frères passèrent leurs premières années à gambader dans la campagne du Piémont.

Un jour, un drame familial éclate.

La mère, depuis des mois, insiste auprès du père :

— Ici, c'est la misère... Allons en France...

Et lui, toujours, répond :

— Non !

Au Piémont, c'est presque une coutume de s'expatrier et de revenir sur ses vieux jours vers la terre natale avec, en poche, quelques économies.

Le père ne voulait pas entendre parler d'une telle perspective :

— Je ne suis qu'un paysan... Que veux-tu que je fasse en France...

— Je partirai sans toi...

— Pars...

Et, ainsi, la mère Nourrissat et sa marmaille débarquèrent un jour à Lyon.

Ce fut une existence précaire, trouver du travail n'était point chose aisée.

Les deux fils louèrent leurs bras. Le soir, il y avait juste de quoi manger.

Mais la mère, avec obstination, persévérait à croire que ses deux fils feraient mieux leur chemin en France qu'au Piémont surpeuplé.

Voici maintenant la petite famille à Paris.

Au travail !

Et voici Lætitia qui grandit, qui se fait femme ; déjà sa jeune beauté impressionne ceux qui l'approchent.

Elle a déjà aidé au service de quelques hôtels en province ; en 1926, elle a dix-neuf ans, sa mère lui signifie qu'il est temps de se mettre sérieusement à la tâche.

Et, dès ses premiers pas, seule dans la vie, Lætitia épouse une existence de mystère !

\*\*\*

La maison Toureaux, rue des Mûriers, a réputation d'être une des plus sérieuses maisons de poterie de la place.

Elle est tenue par les deux frères dont l'un a un fils, Jules, qui travaille également à l'usine.

C'est là que Lætitia fait son apprentissage de manutentionnaire.

Le charme, la séduction de la blonde Italienne ne tardent pas à agir. Jules Toureaux tombe amoureux fou de sa jeune employée.

Jules a trente-six ans, il est en âge de prendre quelques libertés. Son père accepte qu'il demeure désormais dans une garçonnère à lui.

Le père ne s'inquiète pas de savoir si son fils y reçoit des maîtresses ou non.

Lætitia, elle, répond aux avances de Jules Toureaux... Ce n'est pas mal comme début que de se faire aimer du fils de son patron !

— Tu m'épouseras ?...

— Mes parents ne voudront pas.

— Pour qui me prends-tu ?

Jules Toureaux a une idée de génie : — Eh bien, c'est d'accord, tu devien-dras ma femme, mais je n'en dirai rien chez moi... Nous nous marierons secrètement...

Premier secret dans la vie de Lætitia ! Bientôt, elle donne sa démission au père et à l'oncle de son mari. Ceux-ci croient bien ne plus jamais la revoir, mais, un jour de 1934, ils sont appelés au chevet de Jules mourant. Pour la première fois, ils pénètrent dans la « garçonnère » où, depuis

des années, on mène une paisible existence conjugale. Lætitia est là.

Le fils moribond avoue :

— C'est ma femme, père !

Le père s'incline devant la jeune femme, l'heure n'est pas aux drames de famille. Et Jules meurt. Voici Lætitia veuve... Le noir lui va fort bien !

Elle portera le deuil trois ans ! Elle le portera jusque dans les musettes de la rue des Vertus.

J'imagine que le « noir » lui a surtout été conseillé par ses patrons successifs

Et dès 1935, on la voit aux ordres d'un directeur d'agence privée.

— Aujourd'hui vous allez filer M<sup>me</sup> X...

Tâchez de tout savoir sur son existence.

— Bon, patron !...

— Vous voyez ce que vous avez à faire.

— Je connais le travail !

Jamais M. Rouffignac (recherches en tous genres, discrétion, etc...) n'avait eu la main aussi heureuse. Son indicatrice faisait merveille.

C'est lui qui dut lui dire :

— Restez en noir... C'est plus discret...



De haut en bas : Le commissaire apposant les scellés sur les portes du wagon. (Nyl.)  
Les vêtements de Lætitia Toureaux ont été saisis par la Justice. (M. M. R.)  
Les témoins qui trouvèrent le corps sont interrogés au commissariat. (Nyl.)

parce que ça faisait « mieux », plus « sérieux ».

\*\*\*

Sous ses voiles de crêpe, Lætita s'en va demeurer dans un petit appartement, 3, rue Pierre-Bayle.

Elle ne songe point une seconde à habiter à nouveau avec sa famille dont on ne sait encore ce qu'elle pensait vraiment du mariage secret avec le potier Toureaux.

Enfin, ayant hérité, Lætita garde sa liberté. Comment compte-t-elle en profiter ?

Les frères, dont l'un s'est marié, gagnent bien leur vie ; sa sœur a épousé un chauffeur de taxi et la vieille maman Nourrissat reçoit le dimanche dans un propre logis du quartier du Père-Lachaise sa progéniture qui s'est si heureusement débrouillée.

On n'interroge point trop Lætitia. Elle dit posséder quelque argent et cherche une place. Pourquoi se montrer par trop curieux.

Et Lætitia, qui en a fini depuis la mort de son mari de jouer les épouses mystérieuses avec sa belle famille, s'attache désormais à cacher la vérité aux siens propres sur sa vie nouvelle.

Comme il en est qui respirent, elle s'ébat avec aisance dans les secrets, les cachotteries, les mystères.

Pour les siens, elle ne travaille que dans des places de tout repos ; quant à des aventures, des amoureux, des amants, elle n'en a pas.

Lætitia est une petite fille bien sage... beaucoup trop sage... Tout cela ne peut-être vrai.

C'est lui qui commanda :

— Je vais vous inscrire à la Ligue du Bien public et vous porterez le ruban rouge des bienfaiteurs ; cela fait très bien...

Si bien que d'aucuns se trompent et prennent le ruban pour la Légion d'honneur !

C'est ainsi aussi et grâce à ce stratagème que devait naître la légende de Lætitia se dévouant aux bonnes œuvres !

Lætitia faisait de la police, de la très bonne police, et voilà qui était suffisant pour lui prendre tout son temps.

Lorsque Lætitia était dame de vestiaire dans tel ou tel bar de Montmartre, lorsqu'elle était manutentionnaire dans une usine, son véritable emploi était celui de « mouton ».

Voilà le second secret de Lætitia. C'est un secret qui porte en soi un gros danger.

— Je ne lui ai jamais confié de mission assez délicate pour qu'on puisse songer que son assassin est l'un de ceux que je l'avais chargée de filer, a déclaré M. Rouffignac.

Très bien, nous voulons bien le croire, mais, alors, c'est que Lætitia, pour le compte d'autres que Rouffignac, se livrait cette fois à des filatures bien plus périlleuses.

Pour le compte de qui travailla encore en police la jolie Italienne ?

Silence le plus complet sur ce point de la police officielle !

Étrange ! Alors ? Alors, si Lætitia avait précisément travaillé aussi pour la police officielle ?

Cela expliquerait bien des choses.

On a murmuré qu'elle était indicatrice de la Sûreté nationale. Faut-il rappeler que ses parrains, lors de son inscription à la Ligue du bien public, était MM. Rouffignac et Cetton. Or, M. Cetton est inspecteur à la Police judiciaire...

On a tué l'autre jour, dans le métro, une indicatrice officielle de la police officielle... Ce sont des choses qui arrivent.

Lorsqu'une indicatrice fréquente les bals musette et les « gens du milieu », il est évident que, le jour où elle est dépitée, surtout si on peut lui reprocher du « bon travail », ses jours sont comptés !

Mais, il y a mieux.

Ne trouvez-vous pas étonnant que Lætitia, fort jolie, répétons-le, veuve depuis trois ans, n'ait eu aucune liaison ?

La réponse est simple. Il lui fallait toute sa liberté pour pratiquer son métier de détective.

Or cette liberté, elle faisait semblant de l'aliéner de temps à autres. Oh ! ce n'étaient, paraît-il, que flirts anodins et épistolaires. Nous en connaissons deux, l'un avec un marin, l'autre avec un soldat.

Le soldat est en garnison à Longwy.

Le marin en garnison à Toulon !

Eh bien, j'estime que, si Lætitia prisait tant l'uniforme, elle aurait pu trouver à Paris, en garnison à Paris, et un soldat dans une caserne et un marin au ministère de la Marine...

Car Longwy, c'est loin ! Et Toulon aussi !

Il est vrai que Longwy, c'est la frontière, c'est la ligne Maginot !

Il est vrai que Toulon, c'est notre base militaire navale en Méditerranée !

Cette petite réflexion n'ouvre-t-elle pas des horizons ?

Lors des permissions, sur l'oreiller, des confidences peuvent venir aux lèvres.

Et le petit marin et le gentil soldat, en toute bonne foi, sans arrière-pensée, peuvent, sans même s'en rendre compte, livrer des renseignements fort intéressants à leur blonde amie, femme détective.

Mais, alors, cela s'appelle non pas faire de la police privée, mais faire de l'espionnage ! Souvenons-nous que Lætitia est étrangère !

Ce n'est qu'une hypothèse, mais, au point où nous en sommes...

Le crime du métro s'expliquerait alors combien plus aisément.

Et l'homme qui a tué, qui était chargé de tuer, était pressé par le temps ! Il fallait qu'il tue avant que Lætitia arrive au rendez-vous mystérieux où elle se rendait.

L'homme ne pouvait tuer au bal de l'Ermitage, à Charenton... Trop de monde.

Il ne pouvait tuer dans la rue, trop de témoins.

Il ne pouvait tuer dans le bus, il n'aurait pu fuir...

Restait le Métro et cette chance providentielle que Lætitia fût la seule voyageuse en première...

Étudions d'ailleurs les dernières journées de la malheureuse.

\*\*\*

Trois jours avant le crime, elle est poursuivie, dit-elle, de la station Philippe-Auguste, sa station habituelle, à son domicile par un homme qu'elle est finalement obligée de gifler et qui, sur ce, prend la fuite.

Évidemment, l'homme qui, au reçu d'une claque féminine, disparaît, ne saurait être l'exécuteur froid et précis qui plante un couteau dans la gorge de son ennemi.

Mais Lætitia disait-elle la vérité ?

N'est-il pas un autre témoin qui dit, lui, avoir vu la scène et voici ce qu'il déclare, lui :

— J'ai aperçu la jeune femme en discussion avec un homme... L'homme, par trois fois, l'a frappé au visage et elle n'a pas réagi... Elle est partie sans même crier.

Les deux déclarations ne concordent pas. Elles sont opposées.

Et, depuis ce jour, Lætitia sait qu'elle est en danger.

N'obéit-elle pas comme elle le devrait à ses chefs mystérieux ?

Refuse-t-elle de s'incliner devant les ordres reçus ?

La met-on en présence d'un ultimatum ? Se révolte-t-elle ?

Elle va chez une cartomancienne et demande :

— Êtes-vous capable de conjurer le sort ?

— Non, je ne prédis que l'avenir...

Conjurer le sort ? Elle sait donc, elle prévoit du moins, quel sort l'attend !

Elle a peut-être joué imprudemment sur deux tableaux. Elle est brûlée.

Quarante-huit heures s'écoulent. Rien n'est arrivé.

Ce sont les fêtes de la Pentecôte. Lætitia retrouve son sourire.

Elle passera la journée du dimanche en famille.

Elle n'aura à s'absenter pour un mystérieux rendez-vous qu'entre six et huit... Elle a déjà presque oublié le danger.

Elle déjeune chez sa mère... Agréable déjeuner familial.

Après, en taxi, elle se rend avec son frère et un ami de celui-ci au bal de l'Ermitage, sur les bords de la Marne, à Charenton-le-Pont. Elle danse... Elle rit...

Dix-huit heures.

(Suite page 15.) PHILIPPE ARTOIS.

# Causes Jalées

## Les malheurs de la reine.

Les justices de paix n'ont pas souvent l'occasion de s'occuper d'affaires « très parisiennes ». On leur laisse en général le soin de débrouiller des procès de fournisseurs non payés ou de ménagères en mal de crépages de chignon. Rarement, elles voient apparaître dans leurs enceintes, quelque citoyen fortuné en bisbille avec un autre gentleman du même rang, ou quelque grande dame à la toilette ébouriffante entraînée là par un différend avec son couturier. C'est une question de... plafond.

La justice de paix, tribunal des petites gens, plafonne à quatre mille cinq cents francs. Elle ne voit les êtres de la classe supérieure que lorsqu'ils se trouvent sur le versant de la déchéance et viennent réclamer trente sous, parfois moins.

Le cas de M<sup>lle</sup> Josyane X... rentre peu ou prou dans cette catégorie dernière.

M<sup>lle</sup> Josyane X... eut, au cours de l'été dernier, la veine de décrocher un prix de beauté dans un concours estival.

La plage de Malabar-les-Bains fut le théâtre de cette ascension foudroyante, à une forte majorité, les cuisses... et le reste de M<sup>lle</sup> Josyane ayant été déclarés supérieurs, elle coiffa la couronne en papier de sa royauté éphémère. Et, dès le lendemain, un sieur Boukar-Kerdikian, sujet proche-oriental, se présentait chez elle pour lui offrir non pas sa main — il était un peu plus pauvre que le vieux Job et savait qu'une reine es plastique peut prétendre à un mari — mais ses services, en qualité de manager.

Le métèque tint à la lauréate un discours plein d'aperçus séduisants, mais terre à terre.

— Majesté, avec ce que vous avez entre les mains, et même ailleurs, vous devez réaliser un fric fou. Sans compter ce que vous procurera la publicité. Je veux, en trois mois, vous faire habiller, chapeauter, chausser, « linger », coiffer et même loger à l'« cell », le tout pour une durée quasi illimitée. Je ne vous promets pas l'auto tout de suite. Les fabricants sont durs à la détente. Mais vous aurez celles de vos adorateurs. Quant à l'argent proprement dit, et c'est le principal, n'est-ce pas?... eh bien, je rejette d'ores et déjà tout ce que pourront vous offrir les music-hall et le cinéma. On s'y brûle les ailes pour cinq cent francs par soirée ou séance... Une misère! Non, moi, mon idée, c'est de vous lancer sur le « haut bitume » : les parquets cirés des palaces, les tapis feutrés des casinos, les pistes illuminées des boîtes à la mode.

— Bref, la grande prostitution, se crut obligée de compléter la reine, qui ne manquait pas d'intelligence. Eh bien! marché conclu. Je crois, en effet, qu'il n'y a que ça de productif.

Les conditions furent vite discutées. Boukar prélèverait 20 p. 100 sur les recettes, y compris les marchandises évaluées au plus juste. Et le contrat fut signé séance tenante.

Mais, entre les désirs et leur réalisation, il y a une marge. Le manager obtint sans doute quelques succès de début, trois robes de soirée de confection, une batterie de cuisine en aluminium, un coffret de parfum et quelques porte-mine, plus une demi-douzaine de rencontres assez avantageuses pour sa « pouliche », mais, à l'entrée de l'hiver, l'association connut des jours de détresse lamentables. Kerdikian dut battre le pavé, proposer sa reine aux chefs de figuration de cinéma, aux agences plus ou moins interlopes et — c'est M<sup>lle</sup> Josyane X... qui l'affirme au juge de paix — jusqu'aux fournisseurs plus ou moins patentés de maisons d'illusions.

— Oui, mais... à ceux qui n'alimentent que les boîtes de luxe, se hâta d'ajouter le manager, dont l'accent donne le vertige.

— Je vous serais reconnaissant d'en arriver au différend, prononce alors le juge, à qui ces petits détails ne plaisent guère... Il s'agit d'un litige au sujet d'une répartition; pourtant je préfère vous dire que, si ce règlement de compte doit avoir quelque analogie avec ceux du milieu, je me récuserais.

M<sup>lle</sup> Josyane s'efforce de rassurer le magistrat.

— Évidemment, déclare-t-elle, c'est un peu ennuyeux à raconter, comme cela, sans précautions. Mais j'ai été flouée par mon manager. Je sais qu'il a des économies, constituées d'ailleurs je ne sais comment, aussi tiens-je à lui faire rendre gorge avant qu'il ne soit trop tard.

— Sur ce chapitre, mademoiselle, riposte M. le juge, nous n'avons aucune certitude. Il y a tant de façons de protéger son argent aujourd'hui.

— En tout cas, j'aurai toujours la satisfac-

tion de l'avoir inquiété, reprend la reine déçue et rageuse, car ce qu'il m'a fait, ça devrait relever des Assises, à mon sens.

— Voyons, expliquez-vous.

— Je vais essayer. Donc, juste comme je m'apprêtais à reprendre mon ancien métier de blanchisseuse — il fallait bien manger — Kerdikian entra chez moi pour me dire : « Enfin, j'ai une affaire. » Il semblait ravi. Je l'écoutai et il me confia qu'il était tout de même arrivé à trouver un filon. Il s'agissait d'une société de touristes persans, tous des hommes, et des hommes mariés encore. Ces messieurs devaient achever la visite de la capitale. Il ne leur restait plus qu'à faire la connaissance de la Parisienne... « Mais, ajouta Boukar, vous comprenez, ces braves maris voudraient avoir une jolie femme, élégante, soignée, polie, de laquelle ils n'auraient rien à redouter... — Combien sont-ils ? fis-je un peu inquiète. — Vingt-trois!... Seulement, il y en a sur le nombre qui se contenteront de peu... »

Visiblement, les moyens d'élocution de la reine se ressentent de tout ce que le sujet comporte de périlleux. Et M. le juge est obligé de reconnaître qu'à trop voiler on cache tout.

— Enfin, ces messieurs de Perse, qu'ont-ils de commun avec votre litige avec Boukar, finit-il par s'écrier... Je ne vois pas...

— C'est pourtant simple. Mon manager avait obtenu cent francs par tête l'un dans l'autre. Je me décidai d'accepter en dépit de l'énormité de la tâche. Il le fallait bien!

Le ton, plus encore que le sens de la réplique, finit, ô miracle, par éclairer subitement le magistrat.

Il est même tellement illuminé que c'est avec un accent d'indignation qu'il accable la plaignante de sarcasmes virulents.

— Et c'est pour une affaire aussi ignominieuse que vous avez osé... Mademoiselle, retirez-vous. C'est abominable, j'en demeure confondu. Juste ciel!... Mais pourquoi me prend-on?... Si je n'étais pas si foncièrement indulgent, je vous enverrais pendre trois jours en prison pour outrages à la magistrature...

Mais non, tout s'aplanira néanmoins, et dans le sens strictement légal. Le prix de beauté, hélas, loin d'être un prix de vertu avait « passé un papier » avec son manager au sujet de ce marché honteux... un papier dans lequel il était stipulé que le 20 p. 100, d'usage serait prélevé par l'intermédiaire après paiement des usagers.

A la bonne heure! Un contrat même de ce genre est un contrat. Or, Boukar, après avoir encaissé le tout des vingt-trois Iraniens, s'appropriera la moitié de la recette... D'où le procès.

— Passons sur la source impure, s'écrie

alors M. le juge rasséréiné. M. Boukar, est-ce exact?

— Mademoiselle me devait des avances.

— Pouvez-vous le prouver?

— Oui... euh... Il faudrait bien...

— Alors n'en parlons plus. Vous avez tort, et je vous condamne à rembourser la différence, soit six cent quatre vingt-dix francs. Et, maintenant, que je ne vous renvoie pas de sitôt avec des affaires pareilles.

J. C.

## Fleur cueillie... Fleur abandonnée.

Laissant toute vergogne à la porte du tribunal, j'irai droit au but, et je rapporterai l'histoire de ce gros monsieur, un poids lourd avec une tête en pomme et deux petits yeux brillants, qui, depuis un couple d'années, s'amusaient à trousseur les filles sur le bord des chemins, sans se soucier de ce qui en résulterait.

Ce « satyre », auquel volontiers on ne reproche pas la moindre violence, opérant en auto, véhicule idoine lorsqu'il s'agit d'aller vite en besogne et de disparaître avec encore davantage de vélocité.

Il vint un jour, heureusement pour la morale publique, où le sieur Paulin B... — comme le dit, avec beaucoup de candeur simpliste, le gendarme témoin dans l'affaire, — tomba sur le manche...

Il avait eu le toupet de revenir sur le théâtre d'anciens exploits. Il fut reconnu par une des fillettes du village... Mais n'allons pas trop vite en besogne.

Paulin B... est à la barre; les deux témoins cités, dans la salle d'attente. Le président, appuyé par la belle indignation du ministère public, exige du patient des aveux circonstanciés.

— Mais comment donc! semble dire le signe de tête du prévenu...

Pourtant, lorsqu'il lui faut parler, ce sera avec une certaine réticence qu'il le fera.

— Je suis voyageur pour le compte d'une maison de bandages orthopédiques, messieurs. Je roule du 1<sup>er</sup> janvier à la Saint-Sylvestre. Vous conviendrez que cela finit par devenir un peu monotone. Le mardi 6 juillet, je passais sur la route nationale n° 12, j'avais traversé Mortagne, lorsque je dus m'arrêter par suite d'une panne d'essence, dans un petit patelin de rien du tout. Il n'y existait pas de garage, j'entraî alors, dans une petite épicerie, afin d'avoir du carburant, et quelle ne fut pas ma surprise de voir une jeune personne m'accueillir avec des mots ahurissants.

— Vous voilà tout de même revenu!... Eh bien! on ne vous attendait guère par ici. Savez-vous seulement si c'est un garçon ou une fille que vous m'avez faits, grand lâche?

— Vous aviez été reconnu par une ancienne victime? émet le président.

— Oh! une victime... si vous y tenez expressément. Il faut se méfier des demoiselles qui vous « remettent » avec tant de bruit.

— Enfin, vous devez savoir si, dans le passé, cette fille avait subi votre... votre... hum!... Je crois m'être fait comprendre.

Paulin B... hausse imperceptiblement ses lourdes épaules.

— J'ai eu tant d'aventures, fait-il, que je serais bien en peine de vous dire oui ou non. Cependant, pour éviter les éclats de cette jouvencelle, je m'efforçai de l'apaiser avec de bonnes paroles. « Écoutez, lui dis-je, nous ne sommes pas bien ici pour discuter... Voulez-vous que nous nous revoyions?... Tenez, au bout du village, près du calvaire... Il fait beau, je ne me sauverai pas, puisque ma voiture est en panne, et vous pouvez bien lâcher l'épicerie pour un moment. Je vous affirme que vous n'y perdrez rien... » Elle hésita, finit par accepter. Bref, une heure plus tard, je la vis qui s'approchait assez galement.

Le prévenu s'est arrêté pour prendre un mouchoir et s'en tamponner le front. Visiblement, le plus ennuyé reste à dire.

— Ah! s'écrie-t-il, enfin, j'aurais dû me méfier de cette fille! J'y avais été « bon jeu bon argent » (sic) et ne me doutais guère, je vous prie de le croire, du coup monté par elle. Qu'est-ce qui pouvait, en effet, me laisser supposer qu'elle avait été prévenir les gendarmes?

— Alors, monsieur, raille le président, vous n'avez jamais envisagé de les voir, un jour, se mêler de vos distractions?

— Pas ce jour-là, dans tous les cas, je vous le jure! D'autant que j'avais convoqué Mauricette (elle me dit son nom peu après m'avoir rejoint) dans le but de m'arranger avec elle.

— Enfin, elle arriva à vous convaincre de votre faute ancienne?

— Pas du tout. Elle se frotta contre moi en me chuchotant : « Si ce n'est pas vous, vous lui ressemblez comme un frère... je me sens émue... Soutenez-moi, car je ne sens plus mes jambes, et je crains de tomber par terre. » Résultat, je... je m'y pris avec tant de maladresse qu'elle s'écroula, et la destinée s'accomplissait...

Malheureusement pour le sieur Paulin, le gendarme arrivait sur ces entrefaites. Il put constater de visu ce qui se passait sur la mousse, à deux pas d'un monument qui n'avait pas été élevé dans le but de présider à de tels ébats. Il se mit en observation, recueillit des détails précis, et, en brave homme qu'il était, n'intervint que lors des réciproques compliments et des congratulations, fort amoureuses encore.

Coup de théâtre! Mauricette déclara alors au représentant de l'autorité qu'elle avait subi un rude assaut du suborneur, et elle ajouta : « Il m'a déjà fait le coup il y a un an et demi. C'était en hiver, il m'attira dans une grange... me promit un collier et un bracelet, puis, après m'avoir séduite, il se sauva... Je devins mère par sa faute, mes parents m'ont battue comme plâtre... »

« Arrêtez-le et mettez-le en prison. C'est un vilain individu. »

Nous sommes, par bonheur, arrivés à un degré de civilisation qui ne permet pas d'embastiller un citoyen quelque peu entreprenant et dénué de scrupules en matière de paternité putative.

Le gendarme se contenta de verbaliser. Mais il existait, dans les archives de la maréchaussée, une bonne douzaine de procès-verbaux relatant les méfaits d'un automobiliste inconnu. Les exploits du sire ressemblaient à s'y méprendre à celui qui venait d'être accompli sous les yeux du représentant de l'ordre. Il crut donc opportun de joindre ces documents à son rapport, et le Parquet ouvrit une enquête.

Elle n'aboutit qu'au renvoi de Paulin B... devant les juges pour l'affaire Mauricette, les autres plaignantes n'ayant ou pas répondu à la convocation des enquêteurs, ou déclaré qu'elles retiraient leurs plaintes pour des raisons de convenance.

Après avoir entendu les témoignages et les plaidoiries, le tribunal a condamné Paulin B... à quinze jours de prison ferme et cinquante francs d'amende.

Les dommages et intérêts réclamés par Mauricette ne pourront être fixés que lors d'une autre instance devant le civil, instance dans laquelle la paternité de Paulin sera, on le conçoit, discutée à l'aprem.

J. C.

BIENTOT :

## FILLES DE LA DOUCEUR...

## QUARTIER RÉSERVÉ

Reportage sensationnel de Jean NORMAND



Chaque fois qu'à Londres se réunit le Parlement, un service spécial est prévu qu'apprécient beaucoup les membres de la Chambre des Communes et les Lords. Près de la porte par où sortent ces honorables, un policeman se tient en permanence auprès d'un micro. Grâce à cet appareil, il peut appeler par son nom le chauffeur de l'auto réclamée par son propriétaire, auto qui attend, à une certaine distance du Parlement, dans un parc à voitures doté d'un haut-parleur. (A.)

# Les Énigmes de Police-Magazine

(Suite de la page 7.)

lors de sa première visite. Ma femme n'avait pu le renseigner. Je n'ai pas été fâché de le recevoir. Il m'a fourni des tuyaux précieux pour ma déclaration de l'an prochain. Vraiment l'administration des Finances a des fonctionnaires charmants et d'une compétence éprouvée. Que cela nous serve au moins de compensation. On a beau être riche, les impôts sont lourds pour tout le monde.

On voit par les interrogatoires dont j'ai reproduit quelques extraits que les éléments recueillis sont maigres. Toutes les indications qui m'ont été fournies, ainsi que je l'ai déclaré plus haut, sont de même nature. Allez donc retrouver le voleur !

D'accord avec quelques bons amis que je possède à la Police Judiciaire, nous avons donné des coups de sonde à tout hasard dans d'autres quartiers. Et nous avons abouti à cet effarant résultat que la méthode du vol unique dans les appartements de personnes riches est très répandue à Paris en ce moment. On peut affirmer que tous les immeubles de quartiers riches étaient destinés à recevoir la visite des mystérieux voleurs.

Ils ont découvert le moyen d'amadouer les concierges, sans doute parce qu'ils arrivent en auto et qu'ils sont habillés avec élégance. On ne laisserait pas un inconnu à la mise modeste, s'engager sous la voûte d'une maison, sans lui demander où il va. Par contre, on aurait peur de gaffer en posant une question indiscrète à quelqu'un de chic qui passe devant la loge avec désinvolture, surtout si on l'a vu descendre d'une belle conduite intérieure dont il a pris soin de fermer soigneusement la porte à clef.

Le meilleur système à adopter pour trouver les audacieux malfaiteurs, consistait à poursuivre les enquêtes que j'ai amorcées, mais en les confiant à une douzaine d'inspecteurs perspicaces, de façon à recouper tous les renseignements obtenus.

Nous avons donc recherché d'abord les immeubles où avaient opéré les voleurs. Puis, nous avons passé au crible les interrogatoires des locataires.

Théoriquement, on devait arriver à découvrir le truc employé. C'était assez simple, mais long. Nous avons pensé, et les événements ont confirmé notre supposition, que les voleurs devaient être deux. Le premier devait passer dans l'immeuble quelques jours avant son complice et inspecter le salon ou la pièce dans laquelle il était introduit. Il notait soigneusement les objets intéressants.

C'était certainement un connaisseur en bibelots. Il communiquait ses notes à celui qui devait opérer. Le deuxième voleur, en arrivant dans l'appartement, repérait l'objet intéressant pendant sa conversation avec le locataire qu'il venait visiter. Il occupait l'attention de ce locataire par ses questions, puis il volait habilement le bibelot et se retirait sans avoir donné l'éveil.

Les maisons où ont été commis des vols de cette nature se chiffrent par centaines. Cette escroquerie a fait de très nombreuses

## Lætitia, femme détective

(Suite de la page 13.)

Elle vient de voir l'heure.

Il est temps qu'elle songe à son rendez-vous... un rendez-vous important... peut-être celui-là même pour lequel elle a reçu des gifles parce qu'on ne voulait pas qu'elle s'y rende.

Elle prétexte qu'elle a à changer de robe pour partir.

— Je vous retrouverai au banquet, boulevard du Temple, à 8 heures, précisez-elle à son frère et à son ami.

Changer de robe ! Elle porte son ensemble le plus élégant. Alors pourquoi changerait-elle de vêtement pour un banquet où il n'est au demeurant nullement question d'habits et de grands décolletés.

Non, c'est un prétexte... Dès lors, l'« ombre » qui la surveille... va la suivre.

Il ne faut pas qu'elle aille au rendez-vous. Lætitia est une femme condamnée.

Elle mourra en service commandé. Au service de quoi ?

Depuis longtemps, elle était considérée comme l'une des meilleures et plus habiles femmes détectives pratiquant en France.

PH. A.

victimes. En une seule matinée, les voleurs ont eu le temps de remplir une auto d'objets d'art volés.

Les rapports des inspecteurs chargés d'interroger les locataires sont éloquentes. On y retrouve des déclarations strictement analogues à celles qu'on a pu lire précédemment et que j'ai citées. Il fallait savoir quelle était la profession le plus souvent désignée dans ces rapports parmi les « visiteurs ». Puis il fallait remonter aux sources et vérifier autant que possible si les raisons données par les « visiteurs » étaient réelles, c'est-à-dire si le membre de la profession le plus souvent désigné était réellement un membre de cette profession ou un imposteur.

Ensuite, notre opinion étant établie, il suffisait d'avertir discrètement quelques concierges d'immeubles chics et non encore visités, en les priant d'avertir d'urgence Police-Secours si un de ces imposteurs se présentait pour visiter des locataires. Mais on leur demandait de ne pas ébruiter l'affaire et on promettait une prime importante à celui qui ferait arrêter les malfaiteurs.

Les pièges ainsi tendus dans plusieurs immeubles du quartier de l'Etoile et du Champ-de-Mars, le silence étant observé d'autre part sur cette escroquerie, il y avait tout lieu d'espérer que les « amateurs d'objets d'art » n'allaient pas tarder à prendre le chemin du Dépôt.

Notre espoir n'a pas été déçu. Les deux hommes qui vivaient, depuis plus d'un an, au détriment de gens du monde et de collectionneurs ont été enfin mis dans l'impossibilité de continuer leurs exploits.

Nous ne donnerons la solution de cette énigme que la semaine prochaine. Mais nos lecteurs, en lisant attentivement le rapport de Vindex, peuvent la deviner. Qu'ils répondent donc aux questions ci-dessous et nous enverrons leur carte postale avant mardi midi.

Le lecteur qui nous donnera la solution la plus exacte et qui s'approchera le plus du nombre de réponses reçues gagnera :

## Un Billet de la Loterie Nationale

Nous attribuerons ensuite à chacun des dix lecteurs qui se classeront immédiatement après :

## Un dixième de Billet de la Loterie Nationale

Puis à chacun des vingt lecteurs qui se trouveront placés à la suite :

## Un vingtième de Billet de la Loterie Nationale

Eu égard aux lois belges, ces prix ne sont pas valables pour la Belgique.

Vendredi prochain 28 mai, à 20 h. 35, en écoutant notre émission du Poste Parisien, vous connaîtrez la solution de cette énigme policière.

Puis vous apprendrez les noms des gagnants.

La solution paraîtra également dans le numéro de Police-Magazine portant la date du 28 mai. Les noms des gagnants seront

publiés dans le numéro de Police-Magazine du 6 juin.

Vendredi prochain, 28 mai, écoutez à 20 h. 35, sur l'antenne du Poste Parisien, l'émission de Police-Magazine au cours de laquelle l'extraordinaire policier, le grand Vindex, vous exposera une nouvelle énigme policière dont vous trouverez le détail dans le numéro de Police-Magazine du 28 mai.

## CONDITIONS D'ENVOI DES SOLUTIONS

**CONDITION ESSENTIELLE.** — Afin de faciliter le dépouillement des solutions qui devra s'effectuer très rapidement, nous n'accepterons que les envois par carte postale (affranchissement à 0 fr. 40).

Toute solution nous parvenant sous enveloppe, même ouverte, sera annulée. Inutile de nous donner des indications détaillées, il suffit de répondre sommairement à ces quatre questions :

1° Nombre de réponses reçues ? (Cette question est destinée à départager les ex æquo.)

2° Parmi les professions de « visiteurs » citées dans le rapport de Vindex, quelle est celle qui avait été choisie par les voleurs ? (N'indiquer que la profession.)

3° Avec le système de piège adopté par la police, était-il possible d'arrêter les deux voleurs en même temps ? Qu'a-t-on fait ? (Répondre en peu de mots.)

4° Nom et adresse ? (Écrire très lisiblement.)

Aucun bon de concours n'est nécessaire. Les envois recommandés seront refusés

## VOIES URINAIRES

Cystite, urétrite, écoulements, goutte militaire, hypertrophie de la prostate

**Pagéol** le premier antiseptique urinaire

**RAJEUNIT LA PROSTATE**

CHATELAIN, 2, rue de Valenciennes, Paris.- Rens. gratuits. Ec. service 605 P)

## ARTICLES D'HYGIÈNE EN CAOUTCHOUC



"VÉRIFIÉS, CONTROLÉS, GARANTIS"

« Ivoire »	Soie blanche fine.	La dz.	12.
« Réservoir ivoire »	»	»	13.
« Velouté »	Soie rose ext.-fine.	»	14.
« Rése voir velouté »	»	»	15.
« Naturel »	Soie brune surfine.	»	16.
« Réservoir naturel »	»	»	17.
« Cristallin »	Soie blonde superl.	»	18.
« Réservoir cristallin »	»	»	19.
« Pelure »	Soie peau ext.-superf.	»	20.
« Réservoir pelure »	»	»	21.
« Latex »	Soie lactée invisible	»	25.
« Renforcé »	Lavable extra.	»	25.
« Soie chair »	Lavable supérieur.	»	30.
« Supersoi chair »	Lavable ext.-supér.	»	50.
« Epais »	Lavable d'usage.	»	75.
« Crocodile »	Spécial.américaine.	»	50.
« Baudruche »	Surfine supérieure.	»	50.
« Bout américain »	Modèle très court.	»	10.
« Collection »	Mod. variés super.	»	30.
« Échantillons »	Mod. variés extras.	»	20.
« Assortiment Black Cat »	20 mod. différents.	»	60.

RECOMMANDÉ : « Latex » invisible et « Soie chair » lav. CATALOGUE illustré tous articles intimes, coché fco. ENVOIS rapides, recommandés sans marque apparente. PORT : France et Colonies : 2 frs. - Étranger : 5 frs. PAIEMENT par mandat (Contre remb. : frais 3 frs). Pos d'envoi contre remb. à l'étranger.

**BELLARD - P - THILLIEZ**

HYGIÈNE  
55, Rue Notre-Dame-de-Lorette, PARIS-9<sup>e</sup>  
Maison de confiance, la plus ancienne, la plus connue  
Magasins ouverts de 9 à 19 heures. (Vente discrète)  
Même maison : 22, Faub. Montmartre (2<sup>e</sup> boulevard)

Docteur **PRÉVOST** de la Faculté de Médecine de Paris

# L'AMOUR SECRET

Le plus intéressant, le plus complet

des OUVRAGES RÉALISÉS sur **LA VIE SEXUELLE**

Le Volume : **30 francs** Demandez-le à votre libraire qui vous le procurera.

Envoi franco contre la somme de 30 fr. adressée aux Éditions Générales, 5, rue Michel-Chaïra, Sceaux (Seine)

Aucun envoi contre remboursement.

# Lisez SÉDUCTION

32 pages en héliogravure.

qui publie cette semaine :

## LA TORNADE

par André GÉRARD

Illustrations de DUFAY

Utilisez le **PETIT COURRIER de SÉDUCTION**

EN VENTE PARTOUT LE N° **1<sup>er</sup> 50**

**" POLICE-MAGAZINE "**

Direction - Administration - Rédaction  
**3, rue Taitbout, PARIS (IX<sup>e</sup>)**  
Téléph. : Taitbout 59-68. — Compte Ch. Post. 259-10. R. C. : Seine 64-345

**ABONNEMENTS, remboursés en grande partie par de superbes primes**

FRANCE--	Un an (avec primes) ...	60 fr.
	Un an (sans prime) ...	47 fr.
	Six mois--	30 fr.
ÉTRANGER--	Un an--	54 fr.
	Six mois--	34 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.  
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de **15 fr.** pour un an et **7 fr. 50** pour 6 mois en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.



Un ancien avocat parisien, M. Bosc, ayant été trouvé mort dans son appartement, 5, avenue de l'Opéra, le permis d'inhumation fut refusé, le cadavre portant des traces de coups. La gouvernante de M. Bosc, à la suite des interrogatoires, avait disparu. On vient de la repêcher dans la

Seine, où elle s'était jetée. Nos photos montrent, de gauche à droite, le Dr Paul venant pratiquer l'autopsie, la femme de chambre du mort, M<sup>lle</sup> Giraud, et enfin M. Rocher, commissaire à la brigade spéciale de la Police Judiciaire. (Rap.)



Un congrès du P. S. F. s'étant tenu à Saint-Denis, les communistes de la localité ont organisé une contre-manifestation. Les forces de police empêchèrent les fractions opposées de s'affronter. Quelques manifestants furent blessés, mais sans gravité. (Rap.)

Un militant du parti Degrelle, nommé Awouters, avait abattu à coups de revolver deux adversaires socialistes au cours d'une bagarre, à Bruxelles. Dix ans de prison à Awouters, dont voici les victimes sur leur lit de mort. (Rap.)



Sur un passage clouté, à Paris, un énorme camion, pour éviter une collision, est alors monté sur un refuge, renversant ainsi la borne lumineuse et fauchant six piétons dont trois sont morts. La foule à l'endroit de l'accident. (I. P.)

La mort de M. Dandé, conseiller financier qu'on trouva assassiné dans le canal de l'Ouerc, près de Paris, reste terriblement mystérieuse. Après plusieurs autres, ce crime restera-t-il impuni ? On peut voir sur nos documents, à gauche, une photo du conseiller disparu, à droite l'enquête policière sur les lieux. Courbé vers l'eau, M. Angelo Capizzi qui retira le cadavre du canal. (Rap.)